

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 700.—SAMEDI, 2 OCTOBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cent.
Insertions subséquentes - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photos Quéry frères

MONTRÉAL.—UN PROCÈS CÉLÈBRE

Photos Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 OCTOBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—A nos jeunes collaborateurs, par F. Picard.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Poésie : Rémoincence, par A. de Bussières.—La garde Champlain de Québec, par Eug. Moisan.—Poésie : Réveil national, par S. Beaudet.—Petit roman, par J.-B. Bénard.—Cœur blessé, par Jules-E. R.—Le coin des grognons, par P. Belle-humeur.—La beauté, par A. Karr.—Poésie : Le voyageur, par E. Nelligan.—Rêverie, par Bluet.—Une cause célèbre.—La couronne, par G. de Lys.—La pêche au requin, à l'albatros.—M. Ernest Girard.—Le président de l'Uruguay.—Ce qu'il faut prêcher.—Notes d'histoire naturelle.—Jeux et amusements.—Amusements.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses, par P. de Courcelles.

GRAVURES.—Portraits des intéressés dans l'affaire Tarte Grenier : l'hon. juge Wurtele, l'hon. J.-I. Tarte ; MM. W.-A. Grenier, H.-C. St-Pierre, C.-A. Cornellier, J.-N. Greenshield, G. Lamothe, Raoul Dandurand, Calixte Leboeuf.—La pêche au requin.—La pêche aux albatros.—La première école du Klondyke.—Portrait de M. Ernest Girard.—La Garde Indépendante Champlain de Québec (125 portraits).—Gravure comique.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTIÈME TIRAGE

Le cent soixantième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu le samedi, 2 OCTOBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A NOS JEUNES COLLABORATEURS

Avec quelle joie nous constatons l'expansion des saines idées, du beau langage, de la littérature soignée ! Certes, ils ont tort, ceux qui disent que l'instruction laisse à désirer dans notre belle province de Québec.

Ils sont nombreux, les collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, et c'est un bien. Cela dénote un goût prononcé pour le vrai, le beau.

Car, nous en sommes certain, personne ne voudrait, parmi les écrivains de notre journal, souiller sa plume à quelque fange que ce soit.

Avec quel bonheur nous voyons nos jeunes gens, depuis ceux qui font leurs humanités jusqu'aux privi-

légiés qui étudient le droit, la médecine, ou quelque science que ce soit, consacrer les heures de leurs récréations à nous préparer de jolies compositions.

C'est ainsi parfois, que se développent des talents, que s'affirment des vocations.

Nous serons toujours heureux de recevoir les travaux de notre brillante jeunesse.

D'autre part, prises d'une vraie émulation, les jeunes personnes surmontent leur timidité ; et déjà plus d'une peut être citée parmi les meilleures plumes du Canada.

Le style, c'est l'homme — c'est aussi la femme.

Et nous accueillons avec d'autant plus de plaisir les écrits de nos aimables collaboratrices, que nous y reconnaissons une grande noblesse de sentiments, un réel bon cœur : autant nous aimons les écrits des jeunes personnes sachant rester dans leur sphère, autant nous détestons les élucubrations de ces déclassées, ces désœuvrées qui, ayant entendu parler bien vaguement de Bossuet, plus vaguement encore de Racine et de Corneille, mais pas du tout de Molière — et pour cause ! — regarderaient comme indigne de leurs précieuses petites personnes de toucher une aiguille, de repriser un bas, de balayer la cuisine, et à la ferme, de traire les vaches !

On nous a dit — mais cela ne se produira certes pas au MONDE ILLUSTRÉ — que parfois certains écrivains envoient aux journaux des pages, assemblage incohérent de mots, où fourmillent les fautes de grammaire, de syntaxe ; où l'idée manque ; où se trouve même, parfois, un certain manque d'égards envers les lecteurs : bien sûr, si cela se produisait ici, ces choses iraient au panier avec tous les honneurs dûs en pareil cas.

— Mais, direz-vous, bienveillants confrères, pourquoi en parlez-vous, si cela ne se produit pas au MONDE ILLUSTRÉ ?

— Voyez-vous, cela pourrait *peut-être* arriver : il est mieux de prévenir que de sévir, n'est-il pas vrai ?

Et tenez, puisque je suis en train de répéter les on-dit, je vais aller jusqu'au bout.

On m'a affirmé — mais soyez sûrs que je ne veux pas le croire — que des barbouilleurs de papier du genre de ceux dont je viens de parler, mécontents de ce que leurs factums n'ont pas été reproduits, s'oublient jusqu'à écrire à la rédaction d'une manière dénotant fort peu d'éducation chez eux.

Si c'est vrai, c'est certes fort regrettable pour eux ! Ils ne doivent pas oublier, en effet, que le dernier des rédacteurs du dernier des journaux, que le plus humble folliculaire, vaut mieux qu'eux.

La grossièreté dénote une âme basse, vile, et nous plaignons de tout notre cœur celui qui est atteint de ce hideux chancre moral.

Oh ! non, cela ne se produit ni ne se produira au MONDE ILLUSTRÉ !

Que de lettres pleines du plus touchant abandon, de la plus douce confiance, nous recevons chaque jour !

Sans doute, notre tâche est ingrate ; il est difficile de contenter tout le monde !

Courage donc, à nos charmantes collaboratrices, à tous nos jeunes collaborateurs.

Ceux-ci n'oublieront pas que, s'ils ont reçu un talent, ce n'est point pour l'enfourir ; ils se doivent à leur époque, à leurs contemporains, à leur patrie, à Dieu.

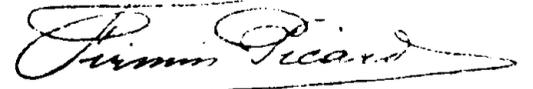
Celles-là ne perdront pas de vue qu'ayant reçu la bonté pour apanage, elles doivent travailler à la moralisation des nouvelles générations : une larme a plus d'effet, même sur un cœur de tigre, que les plus beaux discours.

Nous donnerons une mention toute spéciale aux jeunes gens voulant parvenir par eux-mêmes.

Oh ! ceux-ci, hélas ! qui n'ont pu passer des années à étudier sous des maîtres distingués, combien ils méritent d'égards ! Avec quelle émotion nous leur serrons la main, en leur disant : " Courage, continuez ! Vous parviendrez, et c'est à votre travail persévérant que vous devrez vos connaissances ! "

Quand, dans la rue, il n'est donné de pouvoir serrer la main calleuse d'un vidangeur, brave et honnête homme, combien l'odeur des engrais, richesse de notre sol, qu'il exhale dans toute sa personne, me plaît

mieux que le parfum subtil du jeune muscadin oisif, paresseux, nuisible à la société, passant près de nous avec d'infinies précautions pour ne pas se souiller au contact de l'homme des champs !



CHRONIQUE EUROPÉENNE

CHOISY-LE-ROI, 4 septembre.

Après plus d'une heure de trajet dans le bateau-mouche, qui va, arrêtant à plusieurs jolies campagnes, nous voici à Choisy-le-Roi.

Le soleil qui, au départ, nous faisait risette, disparaît subitement, et une capricieuse, cinglante petite pluie, inquiète, tombe pendant que, mon ami, Arthur Berthiaume et moi, nous admirons, Avenue de Paris, Rouget de l'Isle, bien campé sur son socle de pierre.

La statue, signée Steiner, est faite d'un bronze solide, comme la renommée de l'auteur de *La Marseillaise*.

Vis-à-vis la rue du Pont, au centre de l'Avenue de Paris, où de gracieuses petites villas chantent le bonheur tranquille, Rouget de l'Isle est là, fier, comme dominant et défiant les ennemis de la patrie, et pour dire aux générations nouvelles combien est grand le patriotisme qui fait les héros.

La fête annuelle de Choisy-le-Roi vient de finir, les baraques se démolissent, les forains s'en vont, et les enfants seuls ou tenus par la main, ceux même que promènent les petites voitures des bonnes, regardent, avec regret, avec tristesse, ce départ d'une joie annuelle.

Les voitures chargées contenant les bonbons, les jouets, les musiques muettes, passent et partent comme des corbillards qui emportent ce qui fut la vie.

Et les enfants, au souvenir vivace, rêvent déjà au retour des braves forains...

* * *

Pendant que nous regardons ce départ, — un instant abrités sous la marquise d'un café, — la pluie n'est plus, la brise a tout balayé, et le soleil joyeux illumine un paysage d'or.

Des bicyclistes, hommes et femmes, passent, courent sous le vent qui caresse et le soleil qui rit.

Les habitants ont de sereines figures, un bon air, et tout ici dit le calme bonheur.

On doit vivre heureux à Choisy-le-Roi.

Et retour par le tramway, sur celui qui nous emportait, nous traversons, comme en une vision charmante, des campagnes de fleurs dont les plus bas pétales se baignaient dans la Seine — d'ici un ruisseau de rêve, — des parcs magnifiques, où dans l'un une vieille très vieille menait, comme dans les contes, brouter une chèvre jolie, et sortait des boquets d'où partait souvent un rire joyeux.

Les vieux châteaux et les antiques églises, sont comme encadrés dans l'éternelle beauté de ces paysages.

Dans de petites rues étroites, il y a encore des maisons aux murs qui penchent — beaux débris des âges passés !

Dans ces villages d'où monte un parfum de souvenirs et de fleurs, il semble que, là-haut, le ciel est plus pur et les nuages plus diaphanes.

* * *

Dimanche, 5 septembre.

M. Arthur Berthiaume, E. E. D. de Montréal, vient d'arriver de Londres, où il a séjourné plusieurs semaines et où il doit retourner sous peu.

En attendant, M. Berthiaume ira faire le tour de l'Italie avec Mlle Berthiaume, actuellement à Lourdes, mais qui est attendue ici à la fin de cette semaine.

M. Berthiaume doit aller passer la journée de mardi prochain au château des Boulayes, chez le Dr Péan, où il assistera à l'ouverture de la chasse.

Le Dr Daniel LeCavelier est de retour de son magnifique voyage en Russie, où il était médecin-délégué au Congrès international de Moscou.

Le Dr LeCavelier a également visité l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, la Pologne et la Belgique. Il a assisté aux fêtes grandioses données à Saint-Petersbourg en l'honneur du Président de la République Française. Et il garde, de tout son long voyage, le souvenir le plus exquis.

Mais il est revenu toujours heureux de revoir "notre cher Paris."

* *

PARIS, 5 septembre 1897.

M. Félix Faure est revenu de Russie. Il est de retour de son triomphal voyage au cours duquel il a dit, avec le tsar, de sublimes paroles de paix qui réjouissent France et Russie, pendant qu'au dehors le reste de l'Europe écoutait attentivement.

On prête à l'Allemagne l'idée de rendre, à la France, l'Alsace et la Lorraine.

L'Allemagne ferait ce sacrifice pour entrer dans l'alliance franco-Russe, et dans le but de contenir l'ambitieuse Angleterre.

Mais est-ce bien possible ?

En tous cas, c'est une très problématique probabilité.

L'arrivée du Président de la République a été le signal d'une spontanée mais très grande réception.

La cité géante, tête de la France, a salué d'unanimes bravos le citoyen Félix Faure qui apportait à la patrie française les acclamations de cent vingt millions de Russes avec l'alliance de l'immense peuple ami.

Désormais, c'est définitivement scellé : les deux peuples sont frères. Ils s'admirent, s'aiment et attendent, la main dans la main, le téméraire qui oserait braver leur formidable puissance.

Et maintenant, l'alliance Franco-Russe sera la grande maîtresse de l'Europe.

* *

La Patrie de ce soir—dernière édition,—publie l'intéressante confidence suivante faite à son correspondant par M. Pieyre ancien député, qui arrive de Berlin où il avait de hautes relations :

La diplomatie allemande connaît depuis longtemps le traité d'alliance franco-russe. Du moins, c'est ce que j'ai appris à Berlin, en mai dernier, d'une bouche très autorisée.

A cette époque, l'empereur d'Allemagne tint un conseil intime dans lequel fut agitée la question du traité franco-russe. On pencha malgré quelques divergences, vers l'union avec la France et la Russie. On envisagea les prétentions de la France du côté de l'Alsace-Lorraine. Et il fut décidé qu'en cas de conflit avec l'Angleterre on pourrait s'entendre avec la France sur les bases suivantes :

1° L'Alsace devient une principauté libre sous le protectorat des puissances.

2° La Lorraine française avec Metz et Thionville fait retour à la France, qui devra démanteler toutes les places fortes de cette province.

3° La France paiera à l'Allemagne une indemnité qui sera ultérieurement fixée, pour la dédommager de ses dépenses en Alsace-Lorraine.

4° La France cédera à l'Allemagne une partie du Congo français.

5° L'Allemagne s'engage à soutenir énergiquement la France au Siam et en Egypte. De son côté, la France appuiera l'Allemagne dans ses prétentions coloniales en Afrique.

6° Lorsque le dit traité aura reçu son plein et entier effet, l'empereur d'Allemagne s'engage à proclamer le désarmement général de l'Europe et à convier les puissances à une entente générale contre les menées révolutionnaires.

Voilà, à quelque chose près, ce qui a été agité dans le conseil intime de Guillaume II, au mois de mai dernier.

Ces lignes sont déjà, ici, le sujet de beaucoup de conversations.

Mais l'avenir seul dira les vrais dessins de Guillaume II, et ce que la destinée réserve à la France.

RODOLPHE BRUNET.

RÉMINISCENCE

A Henry Desjardins

*La nuit qui rêve sur la terre
Donne d'étranges voluptés,
Pendant que ses blêmes clartés
Grouillent dans l'éternel mystère.*

*Or, lourd, errant et solitaire,
Vers le sol morne et sans beautés,
Un souffle aux froides duretés
Gémît dans la vallée austère.*

*Ce n'est plus la nuit d'autrefois !
L'automne effeuille les grands bois,
L'ouragan pleure entre les branches ;*

*Et sur la plaine aux tons défunts,
Ivres de leurs derniers parfums,
Agonisent des roses blanches.*

Arthur de Bussière

LA GARDE CHAMPLAIN DE QUÉBEC

(Voir gravure)

Ceux qui se trouvaient à Québec lors de l'arrivée de sir Wilfrid Laurier en cette ville, ont eu le privilège de voir un des plus beaux corps militaires, sinon le plus beau de tout le Dominion.

Il était vraiment grand, le spectacle que nous offrait cette longue procession de soldats, d'hommes de police, de pompiers etc... mais de toute cette procession, le point le plus admiré, après sir Wilfrid, était bien cette garde d'honneur, ces jeunes gens qui portaient, avec une aisance aussi gracieuse que martiale le bel uniforme français.

Les grandes bottes, à la Napoléon, le pantalon collant et d'une blancheur de neige font contraster avec un effet des plus jolis le bleu-marin de la tunique.

Ils avancent, l'épée au poing, de chaque côté de la voiture du grand Canadien, tout comme les gardes d'honneur qui entourent les carrosses des monarques visitant Paris, la merveilleuse.

Oh ! ils portent avec honneur et gloire le nom du fondateur de notre vieux Kébec.

Ils sont en tout point dignes de leurs devises : *Pro Deo et Patria*, et "Maintiens l'honneur."

Mais trêve de louanges, nos militaires—ce qui est assez rare chez le soldat—sont aussi humbles que braves.

Voyons l'origine de cette garde d'honneur : Après bien des misères et des épreuves sans nombre, la Garde Indépendante Champlain est parvenue aujourd'hui à un degré de haute perfection.

Ses débuts furent très rudes. Quelques jeunes gens—je ne mentionnerai pas les noms—qui avaient à cœur de continuer les vieilles traditions et de remettre en mémoire de la jeune population Canadienne-française les hauts faits de nos illustres ancêtres, organisèrent une association, ou un club, si vous aimez mieux, qui eut sa première assemblée dans une salle de la rue Desfossés.

Cet appartement était loin d'avoir le confortable nécessaire, au contraire : à peine un nombre suffisant de chaises pour permettre à chacun des membres de s'asseoir et, bien des fois, pendant les froids les plus rigoureux de nos terribles hivers, le poêle, à moitié rongé par la rouille, laissait le froid pénétrer, froid glaçant ce petit groupe de patriotes : les fonds étaient plus que minces, et le bois se vendait très cher.

Il était triste, mais aussi très grand, le spectacle de ces quelques jeunes gens discutant sur les moyens les plus efficaces afin de faire prospérer la tâche qu'ils avaient entreprise si courageusement. Et c'est pour quoi, tout à la question patriotique qui les occupait, ils ne s'apercevaient pas qu'ils grelotaient. Que leur importait ? Dans leurs poitrines battaient des cœurs chauds et pleins de confiance en l'avenir.

Aussi, leurs efforts ont été couronnés de succès. Aujourd'hui, avec son effectif de cent vingt-cinq hommes, la Garde Indépendante Champlain est un fait accompli.

Son commandant-instructeur, un vétéran, un soldat de 85, le major Hamel, aussi gentleman que militaire, a fait beaucoup pour la Garde. Grâce à lui, le maniement des armes et les manœuvres s'y font d'une manière qu'enverraient bien des réguliers de bien des milices. Mais, s'il y a une personne vers laquelle le cœur de tous ces jeunes gens aille de préférence, c'est bien à M. l'abbé Gauvreau, l'aumônier de la Garde Indépendante Champlain.

Monsieur le curé de Saint-Roch a toujours aimé et aime encore les jeunes gens qui ont à cœur le relèvement des caractères, ceux qui recherchent tout ce qui est beau et grand.

Il a été un trésor inestimable au temps de l'infortune. Ses paroles ont plus d'une fois rappelé le courage au cœur de ces jeunes hommes qui croyaient déjà que tout sombrait. Aussi, les Gardes Champlain, en cœurs français qu'ils sont, conservent-ils envers leur aumônier une vive gratitude que n'effaceront certainement pas les années.

Je voudrais pouvoir le crier à tout le monde : la ville de Québec est fière de vous, Garde Indépendante Champlain. Continuez dans le chemin que vous vous êtes tracé : qui sait si, plus tard, le pays n'aura pas besoin de vos services ? Alors vous serez prêts, et plus que jamais dignes de votre glorieuse devise "Pro Deo et Patria."

Avant de terminer, chers lecteurs, permettez-moi de vous donner copie de l'adresse présentée à sir Wilfrid par la Garde Indépendante Champlain.

Remarquez bien, on ne la lui a que présentée, on ne la lui a pas lue, vu que le comité de réception de notre ville avait si bien calculé son temps, qu'il a fallu prendre sur nous la liberté de présenter notre adresse.

LA GARDE INDÉPENDANTE CHAMPLAIN

AU

Très honorable sir Wilfrid Laurier G.C.M.G. Grand Officier de la Légion d'Honneur, Premier Ministre de la Puissance du Canada.

TRÈS-HONORABLE SIR :

La Garde Indépendante Champlain ne vient pas saluer ni acclamer un politicien ou un diplomate : le soldat ne connaît point de parti ; il ne voit en vous que le chef qui préside aux destinées de notre chère et belle patrie, et c'est à ce titre que nous venons crier de toute la force de nos poumons : "Honneur à vous, merci." Honneur à vous, qui par votre chaud patriotisme, votre éloquence hors ligne, par votre langue d'argent comme se plaisent à vous qualifier les fils de la fière Albion, avez d'un coup puissant élevé le Canada au niveau des grandes nations du monde.

Honneur à vous, car la nation par excellence, cette vieille France toujours aimée, a su récompenser la haute intelligence, le cœur toujours français de son fils, en attachant sur sa noble poitrine, l'étoile des braves qui a orné et orne encore aujourd'hui celles des plus grands généraux et diplomates.

Merci pour avoir représenté le Canada si dignement. Merci pour avoir montré au vieux monde, que sous quelques arpents de neige dormaient des héros dignes des Condé et des Turenne, des diplomates dignes des Talleyrand, c'est-à-dire plus dignes, car nos administrateurs ont la loyauté en plus.

En retour, nous venons mettre à votre service nos cœurs et nos épées, qui prouveront, si l'occasion se présente, que nous sommes dignes du titre de descendants de la belle race française.

La Garde vous souhaite une longue série de succès, très-honorable sir, afin que vous fassiez de notre cher Canada, un pays où l'harmonie sera la base de notre politique, ce qui assurera une prospérité certaine et un bien-être à chacun de ses habitants.

Eugène Manuel

St-Roch, Québec, 5 septembre 1897.

LE COMMENCEMENT ET LA FIN

*Enfants, à votre première heure,
On vous sourit, et vous pleurez.
Puissiez-vous, quand vous partirez,
Sourire, alors que l'on vous pleure !*

EUGÈNE MANUEL.

RÉVEIL NATIONAL

*Que fais-tu depuis tant d'années
Dans le repos, presque la mort ?
Pourquoi rien que des fleurs fanées
Sur la tête d'un peuple fort ?
Pourquoi sur les rives fertiles
Que baise l'eau du St-Laurent,
Pourquoi tant de désirs stériles
Conçus dans l'assoupissement ?*

*Oh ! lève-toi, peuple de braves !
Un dieu nouveau te tend les bras !
Lève-toi, brise tes entraves !
En avant ! ne recule pas !
Debout ! Le progrès met à l'aise.
Debout dans ta prime beauté,
Que la vieille terre française
Pousse des fleurs de liberté !*

*Colons anglais, ô mes vieux frères !
Ainsi donc John Bull vous disait :
" Parler la langue de vos pères
N'est plus permis ! c'est un méfait ! "
Ainsi dans un effort de haine
Le Czar saxon vous parlerait,
Et du Canada l'or ferait
Une Pologne américaine !*

*Non ! non ! non pas ! serrez vos rangs,
Protectez à la fois, provinces.
Car les profits seraient trop minces !
Et vous n'êtes pas des enfants.
Protectez ! Déployez vos voiles,
Esquifs à pilotes anglais ;
Et n'ayez plus foi désormais
Qu'au coq gaulois et qu'aux étoiles.*

*Debout, mes braves canadiens !
Québec dirige la campagne !
Que chaque chef compte les siens :
Allez ! que Dieu vous accompagne ;
Aujourd'hui, fiers de l'avenir
Sans faire un seul pas en arrière
Fidèles au vieux souvenir
Poursuivons bien notre carrière.*

SÉVERIN BEAUDET.

PETIT ROMAN

A Arthur de Bussière

Dans quelle demeure ne gît pas un bonheur mort.
AIMÉ GIRON.

Elle se nommait Jeanne. Lui, s'appelait Henri. Ils s'étaient connus très jeunes. Ensemble, ils avaient parcouru les champs émaillés de mille fleurs ; ensemble, ils avaient admiré l'humble violette à côté du lys superbe ; ensemble ils avaient fait des bouquets et tressé des couronnes pour la petite chapelle de leur village.

L'avenir leur semblait aussi rose, aussi gai, que l'heureux temps qu'ils passaient alors dans la jouissance de leurs jeunesse à peine éclosée. Leur vie s'écoulait paisiblement dans un milieu qui ne leur donnait aucun souci. Leur cœur était sans chagrin comme leur esprit était sans trouble.

Ils ne pouvaient savoir, hélas ! ce que l'avenir leur réservait ; ils ne savaient pas qu'il faut payer au centuple par la souffrance, le peu d'instant de plaisir goûté.

Ils étaient enfants encore, l'un et l'autre....

Quelle sérénité dans l'âme quand on est sûr d'être aimé, quand on a reconnu dans l'être chéri, la fraternité qu'on y cherchait. La parole expire sur les lèvres : ne se comprend-on pas sans parler ? Les âmes s'entendent ! on est muets ; dans ce silence, que de choses sont dites cependant !

Ils s'aimaient....

Cette amitié, qu'ils ressentaient l'un pour l'autre dans leur enfance, s'était changée, avec le temps, en un amour aussi grand que sincère. Cet amour n'était pas venu spontanément, mais il s'était insinué sous le voile d'une sympathie toujours croissante et sous le charme de l'habitude.

Leur gêne était plus visible : Jeanne, sans le savoir, sans le vouloir, se faisait plus jolie quand venait Henri ; lui redoublait d'attentions et de prévenances, et la comblait de mille soins empressés. Ils prolongaient leurs entretiens, parfois même ils s'oubliaient de longues heures à rêver sous la tonnelle fleurie.

D'autres fois ils parlaient de ce passé si riant, de ce présent si beau et si captivant, de cet avenir si plein de promesses, rempli d'illusions merveilleuses, de visions éblouissantes.

Alors, charmés, ils se taisaient... surpris par un de ces émois qui saisissent les âmes, trop pleines. Leurs bouches restaient muettes, leur lèvres restaient closes, mais, nul doute que dans leurs âmes, un entretien mystérieux et plein de charme devait se continuer.

Henri atteignait ses dix-huit ans, Jeanne en avait seize....

Il semble qu'il est beau et bon d'aimer parmi les fleurs les oiseaux au soleil. Que brusque, parfois, est le réveil !

Le printemps était alors " en pleine poussée de sève et en pleine poussée de feuilles." La nature s'était dépourvue de son manteau de givre, elle reprenait sous les tièdes rayons d'un soleil de mai cette parure printanière qui la rend si jolie aux regards.

Il se promenaient, par une délicieuse matinée, respirant avec volupté l'air pur et imprégné des suaves senteurs venant de la prairie.

Ils se tenaient par la main ; leurs yeux se rencontraient souvent chargés d'effluves d'amour : on eût pu y lire une tendresse à toute épreuve, un dévouement sans limite.

En passant devant une touffe de marguerites, Jeanne se pencha, choisit la plus belle et, la tendant à Henri, elle lui dit :

—Tiens, mon ami, prends-là : avec cette fleur, tu as mon amour, ma vie et mon cœur, prends ! c'est ta fiancée qui te la donne !

—Chère Jeanne aimée ! prononça Henri ; toujours je conserverai cette fleur, emblème de ton amour, précieux gage de nos serments. De loin comme de près, je veux toujours pouvoir te dire : Jeanne, je t'aime, je t'aimerai toujours !

—Moi aussi, toujours, soupira Jeanne, penchée sur son épaule.

La cruelle guerre de 1870 ravageait alors la France, presque à l'agonie. Les nouvelles de partout étaient désolantes. Les troupes, malgré leur bravoure et leur courage, ne pouvaient plus tenir, elles luttaient dix contre un. Ecrasées ici, décimées là, trahies plus loin, que pouvaient-elles faire ?

Le recrutement se faisait dans les campagnes. Les jeunes gens partaient, couraient, volaient pour ainsi dire se ranger sous les trois couleurs, pour défendre la patrie en danger. Ils laissaient tout, leur foyer natal, leurs terres et leurs champs. Des sœurs éplorées, des mères en larmes au pied du crucifix, des parents, des amis, des amours....

Henri était de ceux-là. Il s'était engagé dans les cuirassiers, qui s'immortalisèrent à Reischoffen.

Sa tendre mère, en le baisant au front, avait laissé tomber ses larmes sur un scapulaire de la Vierge qu'elle lui passait au cou, pour le préserver des balles de ces maudits Teutons, comme elle les appelait.

Il emportait le souvenir de son aimée, l'humble fleur des champs, un peu fanée, mais pour lui le même symbole d'amour.

Pauvre Jeanne !... et aussi pauvre Henri !...

Qu'était devenu leur rêve commun ? Où étaient les espérances qu'ils avaient conçues au matin de la vie ?

Ah ! c'est à présent qu'ils voyaient combien le bonheur tient à peu de chose ; il nous effleure parfois, mais ne se pose nulle part ! Il leur fallait maintenant payer par une séparation longue, sinon éternelle, le peu de joie dont ils avaient joui !

Quelques mois plus tard, les journaux du temps annoncèrent et détaillèrent l'admirable charge de Reischoffen. Ils signalèrent particulièrement la conduite héroïque d'un soldat de vingt ans, qui tomba un des premiers martyr du devoir !

Ce cuirassier, c'était Henri !...

Il fut trouvé, le lendemain, une jambe prise sous son cheval, son sabre à côté de lui, tenant d'une main crispée un scapulaire taché de sang et pressant de l'autre, sur ses lèvres, une marguerite teinte de sang....

La Patrie, la Religion, l'Amour !

Quel tableau !

Huit jours après la mort de Henri, on enterrait Jeanne.

On fut surpris de lui voir des cheveux blancs !

Le bonheur laisse sa trace, le malheur aussi !

J.-B. BÉNARD.

CŒUR BLESSÉ

(Ecrit à une heure triste, au son de l'airain sacré, et respectueusement offerte à Mlle Christine L..., Lévis.)

Une fissure, imperceptible d'abord, s'était produite dans la cloche ; la fissure, peu à peu, s'était agrandie, et un jour,—oh ! je m'en souviens,—dans un dernier sanglot, dans un râle d'agonie qui m'avait glacé d'effroi, dans un lugubre et sonore frémissement qui s'était répercuté bien haut dans les cieux : ainsi s'étaient envolées les dernières notes de sa voix naguère douce et mélancolique ; et de toutes parts on avait dit avec un accent de profonde tristesse : La cloche est fêlée !—Mais cette cloche, on l'a refondue ; et c'est elle qui depuis quelque temps, fait retentir l'air de sa voix toujours douce et mélancolique... Et voilà que pour cette futile cause, je songe à la vie !

Je songe que parfois un cœur aimant peut pleurer et gémir tout bas s'il est frappé d'une secrète blessure, qu'une exquise délicatesse ou tout autre sentiment noble se plaisent à cacher aux yeux du vulgaire. Trahisons, serments violés, fausses promesses donnent souvent la funeste piqûre.

Personne ne s'en doute ; et, pourtant, ce cœur saigne douloureusement ; et chaque particule de sang qu'il laisse échapper tombe lugubrement dans l'âme, qui, alors, devient triste, gonflée d'amertume.—Ainsi, dans une haute et profonde caverne, on entend l'eau, goutte à goutte, frapper le rocher nu et refroidi, et pour ce vain bruit, les parois frémissent, ce vide se remplit d'horreur, et les éclos d'alentour se redisent à l'envi le sinistre et monotone refrain....

Parfois l'abandon, l'indifférence, ou même le mépris achevant ce que la trahison avait commencé, il arrive que la blessure, faite d'une main compatissante, de plus en plus s'agrandit ; et, un jour, rien qu'à voir ce front pâle, ces yeux mélancoliques par la douleur ternis, on s'aperçoit que le cœur, hélas ! est brisé.

Mais donnez ! donnez un rayon d'espérance à ce cœur infortuné qui vient de passer par le creuset de la souffrance, et de nouveau il se mettra à chanter la vie, comme la cloche jadis fêlée, mais qu'on a refondue et qui nous redit encore sa chanson mélodieuse. Car, rien n'est plus fort, au moment opportun, que ce baume divin qu'on appelle l'amitié pour adoucir et fermer une plaie qui saigne ; rien n'est plus doux que deux yeux noirs remplis d'une exquise tendresse, pour arrêter au passage un regard humide qui se fixe involontairement vers la terre ; rien n'est plus caressant qu'une délicate main qui s'approche lentement pour essuyer sur votre joue une larme brûlante et prête à tomber ; rien n'est plus suave, enfin, qu'un doigt divin (un doigt de femme,) qui vous montre l'avenir pendant que des lèvres roses vous chuchotent d'indicibles paroles, lesquelles résonnent à votre oreille comme une étrange musique.

Ah ! je comprends maintenant pourquoi, comme dit la sainte Ecriture, il n'est pas bon que l'homme soit seul.—De même qu'à son âme il faut un ange tutélaire pour l'abriter ou la secourir contre l'invincible ennemi qui, sans relâche, s'acharne contre elle, ainsi, dans la vie, il lui faut un ange terrestre qui puisse partager avec lui les peines et les chagrins inséparables de toute existence humaine. Il lui faut un autre soi-même pour absorber une partie de la liqueur amère contenue dans ce calice qu'il est appelé à boire jusqu'à la lie, et cela, tant qu'un sort cruel ou un cruel destin se feront une joie de le remplir.

Il lui faut enfin, dit le poète :

" L'hymen de deux pensées .
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur."

Tel, dans la plaine qu'il parcourait autrefois, un ruisseau, maintenant asséché, laisse la trace de son passage jusqu'à la mer, gouffre affreux, ainsi, celui que heurte le malheur et que personne ne console, marque le chemin de son existence, — jadis joyeuse, mais qui s'est ensuite assombrie, — jusqu'à la mort, terme suprême ; jusqu'au tombeau, suprême oublié.

Oh ! l'être souffrant sans une bouche mignonne qui lui parle d'espoir, sans un serment d'amour pour répondre aux battements précipités de sa poitrine ; c'est une fleur flétrie qui, faute d'un peu d'eau ou d'un rayon de soleil, se penche vers la terre et qu'un noir aquilon tôt ou tard renversera...

Aussi, voilà pourquoi j'ai toujours aimé la femme ; mais celle-là seule, au visage doux et sympathique, qui sourit et tend les bras à toute âme en détresse qui en est digne.

JULES E. R.

Québec, août 1897.

LE COIN DES GROGNONS

UN VILAIN TOUR

—C'est curieux, dit l'autre jour M. Bellehumeur, je ne peux jamais rien retrouver à la maison ni rien y conserver. La cause de tout cela, Mme Bellehumeur, c'est votre façon de tenir la maison sans ordre, sans énergie, sans système ! Je n'ai qu'à poser une chose quelque part, le lendemain elle est enlevée et disparue pour toujours !

—Voyons, de quoi s'agit-il, mon chéri ?

—Il n'y a pas de chéri qui tienne, tu ferais mieux de m'aider à retrouver mon chapeau. Je l'ai accroché au porte-manteau, dans le vestibule, en rentrant ; et pour ce qui est de le retrouver, j'aurais aussi bien fait de le jeter aux quatre vents, puisque je ne puis pas mettre la main dessus.

—Voyons, mon ami...

—Pas d'ami ; si vous m'aimiez réellement, vous essaieriez de me rendre la maison agréable en réformant votre façon de la tenir de manière à ce que je puisse savoir où trouver mes affaires. Allons, aide-moi à retrouver mon chapeau.

—Ecoute donc, Placide...

—Ne reste donc pas là devant moi à me regarder de

cette façon stupide, aide-moi à retrouver mon chapeau. Voilà une heure que je devrais être descendu en ville. Je suppose bien que je vais être obligé finalement de mettre mon chapeau de soie tandis qu'il pleut à verse et je vais être blagué par tout le monde parce que quand je laisse quelque chose dans la maison, il n'y a pas de pouvoir au monde qui puisse l'y faire rester.

—Placide...

—Je vais certainement faire quelque malheur si je ne retrouve pas ce chapeau-là. Voyons, pourquoi ne le cherches-tu pas ? Fais donc chercher les enfants ? Mais non, ce n'est pas la peine ! Jamais je ne le reverrai, ce chapeau-là, jamais ! Voilà comment tout va dans la maison. Ça finit par me mettre en colère ça. Je suis assez furieux que je...

—Placide Bellehumeur, voulez-vous vous arrêter juste le temps que je...

—Non, je ne m'arrêterai pas. Voilà assez longtemps que je supporte en silence tout ce qui se fait ici. Maintenant, je veux parler ! Lorsqu'un homme dépose son chapeau et ne peut plus le retrouver...

—Placide, quel est donc le chapeau que vous avez sur votre tête ?

—Quoi, quoi ? Sur ma tête ? Eh bien, je veux que le diable m'emporte... Allons, c'est encore un *sale truc* ! J'aurais juré devant le crucifix, j'aurais donné ma tête à couper que je n'avais pas ce chapeau-là sur ma tête quand j'ai commencé à le chercher !

—Tu dis des bêtises.

—Ce ne sont pas des bêtises. C'est aussi vrai que me voilà ici une vraie victime, ridiculisé par tout le monde, au point d'être l'objet de tours pareils dans ma propre maison. Vous en aurez des nouvelles lorsque je reviendrai ce soir.

PLACIDE BELLEHUMEUR.

LA BEAUTÉ

FANTAISIE POUR DAMES

Les femmes se scandalisent sans cesse des succès qu'obtiennent auprès des hommes certaines femmes qu'elles déclarent des "laidrons."

C'est qu'il faut diviser la beauté en deux espèces très souvent fort différentes.

Il y a la beauté qui se prouve, et la beauté qui s'éprouve.

La première à des règles fixes souvent imaginées et pour le moins consacrées par les arts, c'est une question, ou plutôt une grammaire, une syntaxe qui dit inflexiblement comment on doit avoir le front, le nez, les yeux, les hanches, les jambes, les mains, etc.

Mais tout cela réuni peut laisser celles qui le possèdent manquer d'un don qui l'emporte victorieusement sur cette réunion, c'est le charme, et c'est ce qui constitue la seconde, c'est-à-dire la beauté qui s'éprouve, qui émeut, qui trouble, qui fascine.

La beauté qui se prouve et dont les conditions peuvent changer et changent très souvent exige un petit front, un petit nez droit, elle fixe la dimension et la forme légale des yeux, mais elle ne tient pas compte du regard.

Or, les yeux sont des fenêtres où viennent se montrer l'âme et l'esprit. Que deviendraient les plus grandes, les plus belles, les plus correctes fenêtres s'il ne s'y montrait personne !

Les femmes ne croiront jamais qu'on puisse avoir les yeux trop grands, la bouche et les pieds trop petits, la taille trop menue.

Le plus sûr encore pour elles, c'est de juger de leur propre beauté par le succès qu'elles obtiennent sur les hommes qu'elles ont attirés ; mais là encore elles peuvent se tromper ; les hommes, dans leurs préférences, se soumettent aussi à la mode.

J'ai vu dans le cours relativement restreint de ma vie, les femmes maigres et vertes à la mode, et une noble italienne, qui portait à l'excès ces deux dons, être entourée, comblée d'hommages pendant dix ans ; puis les femmes maigres et vertes ont été remplacées par les beautés plantureuses et colorées de Rubens. J'ai vu les cheveux roux honnis d'abord, puis ensuite adorés au point de faire gâter les plus belles chevelures noires, brunes ou blondes par des teintures vénéneuses.

Un autre point qui abuse certaines femmes : telle vous dira, avec une mine hypocritement fâchée : "Mon Dieu, que les hommes sont ennuyeux, on ne peut se montrer dans la rue sans être "dévisagée."

Mais, ma chère petite, tu te glorifies de ce qui devrait te faire rougir de honte ; regarde cette autre femme bien plus belle que toi, qui n'est guère regardée ni surtout suivie : eh bien, les hommes ne "l'ennuient pas," ne la "dévisagent pas," de même qu'elle est moins entourée que toi dans un salon, prends garde, examine, surveille, au besoin modifie tes "toilettes," ta démarche, tes attitudes, tes airs de tête ; il y a là quelque chose à corriger ; ces hommes si "ennuyeux" ne veulent pas perdre leur temps. Quand ils suivent une femme dans la rue, c'est qu'elle a le malheur de leur inspirer la pensée que ce genre d'attaque peut réussir et les mener à un but qui n'a pas de quoi t'enorgueillir.

ALPHONSE KARR.

Un ami sermonne un veuf éploré.

—Voyons, mon cher, calmez-vous ! Il faut se faire une raison. Toutes vos larmes ne la ressusciteront pas !

L'autre, sanglotant de plus belle :

—Je l'espère bien, monsieur !

* *

Il y a eu, au déjeuner, une scène assez vive entre Monsieur et Madame. Depuis ils se boudent.

Dans l'après-midi, leur fillette, voyant arriver l'accordeur :

—Quand vous aurez fini pour le piano, tâchez donc d'accorder aussi papa et maman !

* *

—Qu'est-ce que le Congo ?

—C'est un éléphant avec défense d'y voir.



LA PREMIÈRE ÉCOLE AU KLONDYKE

LE VOYAGEUR

A mon père.

*Las d'avoir visité mondes, continents, villes,
Et vu de tout pays, ciel, palais, monuments,
Le voyageur enfin revient vers les charmes
Et les vallons rieurs qu'aimaient ses premiers ans.*

*Alors sur les vieux bancs au sein des soirs tranquilles,
Sous les chênes vieillés, quelques bons paysans,
Graves, fumant la pipe, auprès de leurs familles
Écoutaient les récits du docte aux cheveux blancs.*

*Le printemps refléurit. Le rossignol volage
Dans son palais rustique a de nouveau chanté,
Mais les bancs sont déserts car l'homme est en voyage,*

*On ne le revoit plus dans ses plaines natales.
Fantôme, il disparut dans la nuit, emporté
Par le souffle mortel des brises hivernales.*

EMIL NELLIGAN

Montréal, septembre 1897.

RÉVERIE

Par une belle soirée d'été, assise à la fenêtre de ma chambrette, (que je ne vais pas vous décrire, chers lectrices), je laisse mon imagination vagabonder. Installée confortablement, les coudes sur un coussin, les volets grands ouverts, je respire l'air frais et pur du dehors. J'ai, vis-à-vis ma fenêtre, une lumière électrique qui jette son éclatante lumière et autour de laquelle des milliers de papillons, d'insectes, de mouches multicolores, de hannetons, etc, voltigent follement, s'approchent, s'éloignent, puis s'approchent encore jusqu'à ce que, las enfin, ils tombent brisés, meurtris sur le sol où la mort les attend presque toujours. Souvent, je prends plaisir à regarder ces pauvres innocents, que le brillant éclat attire et qui de gaieté de cœur, volent à l'abîme. Ce que j'aime surtout à regarder, c'est l'ombre qu'ils projettent, et où ils prennent mille formes capricieuses. Rien de plus joli que de voir ces ombres aller en tous sens, toujours gracieuses, s'allongeant, se rapetissant. Tantôt elles semblent de jolis poissons, se jouant dans l'onde pure ou courant vers un appât quelconque. Tout à coup la forme change, on ne distingue plus que quelques petites taches, puis plus rien. Maintes fois, j'ai essayé de suivre ces ombres volages dans leur course vagabonde, mais je perdais tout de suite leur trace. Je ne sais pourquoi cette scène me remet en mémoire cette jolie page des martyrs de Châteaubriand, où Augustin écrit à Eudore, au moment où ils vont se séparer, et compare la vie à un port de mer. Il me semble voir dans les nombreux cercles d'ombres autour du poteau de la lampe de très petits navires de tous les climats, la foule disparate et animée de ceux qui arrivent et de ceux qui partent, de ceux qui viennent rencontrer un ami depuis longtemps absent et de ceux qui viennent donner une dernière poignée de main à ceux qui s'en vont vers d'autres rives et parmi lesquels plusieurs ne reverront jamais la plage qu'ils viennent de fouler.

Je lève les yeux et le spectacle est changé ; de l'autre côté de la rue, de magnifiques arbres au feuillage touffu étendent leurs rameaux à travers lesquels perce un petit morceau de la pleine lune. Je ne vois qu'un petit coin, mais si beau, si coquet. Dans quelques instants cette reine majestueuse, dont les sujets ne songent nullement à célébrer le long règne, aura dépassé, dans sa course sereine, les grands arbres qui me la cachent, et je la verrai avec son mystérieux voleur de choux sur sa monture. Oh ! l'homme de la lune !... Que de rêveries il a suscitées. Je me souviens de la première fois qu'une servante me conta cette aventure ; comme je pensai à ce pauvre " j'ignore " (c'était le nom du voleur de choux). Montagnes, vallons et vallées de la lune et tout ce qu'y pensent les savants, allez ! Vous ne valez pas pour moi le conte de " j'ignore " avec sa poche remplie de choux volés.

A droite, à quelques pas d'ici, passe toutes les dix minutes un tramway électrique et au loin j'entends le

sifflet d'une locomotive qui entre en gare, ou la sirène d'un bateau à vapeur passant dans le Canada sur la rivière. Dix heures sonnent à l'horloge du parlement : c'est l'heure de songer au repos. — Mais, quels sont ces cris ? Un papillon immense vient de s'abattre sur le trottoir et trois jeunes filles l'entourent. Elles le couvrent d'un chapeau ; elles veulent le saisir, mais elles n'osent, il est si grand, ses ailes étendues toutes ouvertes... Enfin, c'est fait, et voilà le malheureux prisonnier dans un chapeau. Le groupe joyeux l'emporte, et les éclats d'un rire nerveux montent jusqu'à moi.

Vont-elles le garder ou lui rendre la liberté ?... Si un papillon peut songer, comme les réflexions de celui-ci doivent être amères ! Heureux et libre il y a quelques instants à peine, il volait, léger, dans la nuit claire vers ce point lumineux qui l'attirait, lui laissant entrevoir tant de plaisir. L'éclat l'a séduit : c'est la captivité et la mort qui l'attendent.

Après de vains efforts pour voir de plus près, pour toucher l'objet de son admiration, il tombe épuisé en des mains qui le feront souffrir. Plus jamais il ne verra la lumière du jour—celle-ci, du moins, ne l'aurait pas trahi. Demain, pauvre étourdi, tu ne seras qu'un objet de curiosité. On te mettra dans une collection où tu rencontreras tant d'autres qui, comme toi, furent perdus par leur passion. Je te plains, mais qui pourrait te blâmer ? Ne voyons-nous pas tous les jours des êtres sensés, réputés sages, faire comme toi ? On court après les beautés, les richesses, les honneurs, les plaisirs vains, et quelquefois pis encore, pour tomber désenchanté au moment où le but semblait tout proche...

Pardon, la lune a vaincu sa rivale, la lampe électrique lui cède la place. Seule, maintenant, Sa Majesté va nous éclairer pendant la nuit, ce que j'aime infiniment mieux. (Lorsque la lune est dans son plein, la lumière électrique ne lui fait pas opposition.) Mais comme cette lampe du bon Dieu est très éloignée, je ne saurais écrire à sa clarté blafarde et douce, et je dis à tous : Bonsoir, que vos rêves soient doux !

BLUET.

Ottawa, 30 juin 1897.

UNE CAUSE CÉLÈBRE

(Voir gravure)

Enfin, la célèbre cause politique Tarte-Grenier se déroule devant les assises. Rappelons brièvement les faits qui l'ont suscitée.

L'an dernier, M. W.-A. Grenier, directeur de la *Libre Parole*, croyant être l'interprète des nombreux citoyens, libéraux comme conservateurs, qu'on suppose opposés à l'hon. M. Tarte, ministre des travaux publics, lançait contre ce dernier un formidable réquisitoire. De fait, vingt-cinq années de vie politique y étaient passées au crible.

Aussitôt, le ministre instituait une double action : civile et criminelle. Cette dernière avait été remise trois fois, vu les privilèges parlementaires de l'accusateur et malgré toute l'insistance de l'accusé, à chaque terme.

Tous s'accordent à dire que ce sera la plus mémorable lutte publique livrée devant le prétoire. D'un côté, un ministre puissant, habile, énergique, plein de moyens ; de l'autre, un jeune homme qui a gagné ses galons dans le monde de la publicité, est l'artisan de ses œuvres, plein de ténacité, d'audace et de confiance.

La défense paraît formidablement armée ; attendons le dénouement qui ne peut tarder. L'hon. juge Wurtele préside à cette cause. Les décorations que l'on voit à sa photographie, sont celles d'Officier de la Légion d'Honneur et d'Officier de l'Instruction Publique, toutes deux de France. Outre les avocats de la Couronne, nous voyons les avocats éminents dont les noms suivent : MM. Cornellier, Lebeuf et Lamothe pour la défense ; MM. Saint-Pierre, Greenshield et Dandurand pour la poursuite.

Inutile d'ajouter que cette cause passionnée au plus haut degré le pays entier. Les grands journaux du dehors ont des représentants aux séances.

LA COURONNE

I

Aux longues stations sur les bancs de l'école, le petit Siffrein Costulat préférait les libres courses à travers les garrigues, les heures de guet près de la mare aux micocoules où de si pimpants rouges-gorges, de si sémillantes mésanges venaient se prendre à la pipée. Il aimait à courir sur les rocheuses collines, parmi les touffes poudreuses de lavande et de férigoule, dont les senteurs sauvages se mariaient fortement aux émanations salines de la mer, cette Méditerranée azurée qui frangeait la côte escarpée d'un bouillon de dentelles. Une de ses grandes joies était encore de s'embarquer avec les pêcheurs du village qui l'emmenaient volontiers, aimant le gamin pour sa figure riieuse, sa gaieté primesautière, et surtout son amour de la mer.

Ces escapades lui faisaient bien un peu redouter l'accueil réservé au logis ; aussi rentrait-il tête basse, se glissait-il silencieusement par l'huis entrebâillé et se faisait-il petit, petit, sous le regard sévère du père, humble ouvrier qui se tuait à la peine.

Sur un geste, il se réfugiait dans le galetas qui lui servait de gîte et faisait mine de dormir quand, la nuit, sa mère, les yeux rougis par les larmes, lui apportait en cachette le souper dont on l'avait privé et le baiser qui pardonne. Alors cédant à l'élan de son cœur, il entourait de ses bras le cou de la pauvre femme et promettait d'être sage. Mais bientôt survenait un matin où le ciel était pur, le soleil radieux, où les oiseaux chantaient en liberté, et ses honnes résolutions s'envolaient à leur suite...

Un soir, comme il rentrait, sans trop d'appréhension, ayant fait coïncider son retour avec la sortie de l'école, il s'arrêta stupéfait.

Son père Marius Costulat était étendu sur son lit ; à genoux, à son chevet, Siffrein vit pleurer sa mère.

Le moribond reconnut le pas de son fils, ouvrit ses yeux appesantis et l'appela d'une voix expirante.

Le petit Siffrein s'approcha timidement plus surpris qu'effrayé : son imagination d'enfant ne se rendait pas compte de mort.

— Mon enfant, dit Marius en posant sur la tête embroussaillée du blondin ses doigts calleux d'ouvrier déjà raidis par l'agonie, mon enfant, je vais mourir.

Je ne veux pas te gronder à cette heure, mais tu as encore manqué la classe aujourd'hui. Je le sais, car je t'ai envoyé chercher. Tu n'étais pas là quand le curé est venu m'apporter les derniers sacrements ; j'aurais pu mourir sans t'avoir béni...

Le père s'interrompt dans un râle.

Le petit Siffrein pleurait toutes ses larmes.

Il ne comprenait pas bien ce que c'était que de mourir, si ce n'est qu'on emporterait son père au cimetière et qu'il ne le verrait plus, qu'il serait éternellement absent ; et une émotion lui serrait la gorge, l'envahissant tout entier comme à l'approche d'un mystère grand et terrible.

Le mourant reprit :

— Tu vas rester seul avec ta mère. Nous avons vécu bien pauvres, après moi vous le serez encore. Ecoute-moi, Siffrein ! si tu veux que je m'en aille moins triste, promets-moi de ne plus faire pleurer ta mère.

— Oh ! père, je te le jure ! sanglota l'enfant.

Et son front, s'inclinant sous la main agonisante qui le bénissait, vint s'appuyer sur les lèvres du mourant et reçut son dernier souffle dans un baiser.

II

A l'heure des funérailles, il ne restait pas un sou vaillant au logis. En dehors de la stricte ordonnance, le convoi de l'ouvrier n'eut qu'une messe dite par le curé de la paroisse, qui aimait les pauvres gens. La mère Costulat suivit le cercueil, tenant dans sa main celle du petit Siffrein.

Il ne pleurait plus, l'enfant, mais sa figure espiègle avait pris tout à coup un grand air de gravité et de force.

Après l'absoute, la bière descend dans la fosse avec un raclement de cordes ; l'eau bénite tombe comme

des larmes sur le sapin grossier, puis un bruit sourd se répercute, la terre croule et recouvre les planches.

Chacun s'est retiré. Seuls, la veuve et son fils regardent le fossoyeur combler la fosse.

Chaque pelletée tombe, lourdement, sur le cœur de la pauvre femme.

Enfin, l'homme a fini ; il plante sur la terre la modeste croix de bois noirci, essuie son front moite du revers de sa manche, ramasse ses outils et s'en va en ébauchant discrètement un salut commisératateur ; le bruit de ses sabots grince sur les galets de l'allée, puis s'étouffe dans les terres meubles des sépultures qu'il enjambe pour raccourcir sa route.

Ils sont seuls, bien seuls, l'orphelin et sa mère.

Alors celle-ci regarde avec désespoir cette terre amoncelée, cette croix à peine dégrossie et murmure : — Pas même une couronne !

Siffrein ne répondit pas.

III

Le père Bartholasse, le vieux maître d'école, fut, de ce jour, surpris par l'assiduité et l'application de Siffrein.

Il ne crut guère pourtant à la conversion complète du plus vagabond de ses élèves. La secousse de la catastrophe qui avait frappé les Costulat lui expliqua la sagesse des premiers jours ; mais le printemps venait et il était convaincu que les premiers nids auraient vite fait de reconquérir l'enfant à sa chère école buissonnière. Il n'en fut rien : de plus en plus Siffrein travaillait ferme et regagnait le temps perdu ; bientôt, il fut le premier de sa classe.

Le maître d'école s'en ressentit tout heureux, car il s'intéressait à la veuve et jusqu'alors la plaignait d'avoir pour fils un pareil garnement.

Le jour de la distribution des prix, Siffrein demanda à sa mère de l'accompagner à l'école : elle refusa d'abord ne voulant pas traîner son deuil en public ; mais le fils mit tant d'insistance dans sa prière qu'elle finit par lui céder.

— A quoi bon, pourtant ? se disait-elle ; le petit n'aura rien ; il a perdu la bonne moitié de l'an.

Et elle alla se ranger dans l'angle le plus reculé de la cour où avait lieu la cérémonie...

Mais qu'a-t-elle entendu ? C'est bien le nom de son enfant, c'est bien Siffrein Costulat que le père Bartholasse appelle ! Oui, le voilà sur l'estrade !

M. le Maire l'embrasse et lui pose sur la tête la couronne de feuilles vertes ; et on l'appelle encore, son petit Siffrein ; et il est là, devant elle lui présentant ses palmes et son front...

La mère Costulat pleure—ces larmes consolent des autres—et, pour la première fois depuis longtemps, une flamme de joie et de vie passe dans ses prunelles.

La cour se vide aux sons de l'Orphéon communal ; la veuve s'éloigne appuyée sur le fils dont elle est fière.

Mais quoi ? quand elle veut prendre le chemin du logis, son Siffrein la retient et l'entraîne.

Où veut-il la conduire ?

— Viens toujours, maman !

Elle se laisse mener par la main.

Ils sortent du village, les voici à la grille du cimetière ; ils la franchissent et atteignent la tombe de celui qui les a quittés.

Alors le petit Siffrein marche droit à la croix et, se retournant vers sa mère, lui dit :

— Tiens, le père en a maintenant des couronnes.

GEORGES DE LYS.

PÊCHE AU REQUIN, A L'ALBATROS

(Voir gravures)

Voici ce que nous conta un jour le brave capitaine Vinay, commandant le seul et unique dépôt des Zouaves Pontificaux, alors que nous n'étions que le bataillon, ou au commencement du régiment, formé le 1er janvier 1867 :

— Nous avons visité, un de mes amis et moi, les Boschimans, les Bassoutos, les Cafres, et d'autres peuplades du sud de l'Afrique ; nous avons retenu nos

places à bord d'un voilier devant nous ramener en Algérie, en touchant, en route, à Angola, à Gabon, à Monrovia dans la république des noirs de l'Amérique du Nord, etc.

— A peine avions-nous quitté le Cap, qu'un énorme requin se mit à nous suivre. Deux jours durant, il ne nous perdit pas de vue.

— Le capitaine de l'*Étéole*, notre vaisseau, (il se piquait de mythologie, le brave marsouin !) résolut de le harponner.

— On prépare l'émerillon, garni d'un bout de chaîne d'une brasse ; l'émerillon est dissimulé sous un bon morceau de lard.

— On laisse traîner la ligne : après bien des passes, des tours, des hésitations, le requin n'y tient plus ; l'odeur du lard l'attire, il fond sur l'appât et l'engouffre !...

— Il fallait voir l'animal, lorsqu'il sentit le croc s'enfoncer dans sa mâchoire !

— Après des sauts formidables, des soubresauts ébranlant le navire, il faiblit enfin. Le lendemain, on le hissa à bord, non sans difficulté. Il vivait encore ; mais les marins, à coups de haches, le taillaient, lui brisent la tête, lui tranchent la queue.

— On jette les débris par-dessus bord : car cette chair ne vaut rien.

— Attirés par cette aubaine inespérée, une troupe d'albatros s'abattent autour de nous. Les marins forment un appât fixé à un hameçon de la force de ceux qu'on emploie pour la pêche du thon. Bientôt, un albatros (ils sont très voraces) happe l'hameçon.

— Dès qu'il se sent piqué, il s'élève, et deux hommes ne sont pas de trop pour l'amener tout doucement sur le pont, où on l'achève.

— L'albatros est peu gracieux et n'est remarquable que par l'énorme proportion de ses ailes : il en est, en effet, comme celui que je vis prendre, atteignant quatorze pieds d'envergure. Sa chair est atroce, pas même bonne pour des... goujats."

M. ERNEST GIRARD

Nos lecteurs n'ont point oublié les jolies compositions, les beaux dessins, reproduits dans notre MONDE ILLUSTRÉ, et dus aux talents de M. Ernest Girard.

Notre jeune artiste vient de mourir à Paris, où il était depuis deux ans, et où il se perfectionnait dans l'art.

En attendant des détails que notre aimable chroniqueur de Paris ne manquera pas de nous envoyer, nous nous permettrons quelques notes biographiques :



M. Ernest Girard était fils de feu M. Octave Girard, fabricant de meubles à Trois-Rivières. Il avait commencé la gravure sur pierre à Montréal, de là s'était dirigé sur Toronto ; enfin il passa à Buffalo.

Afin de se perfectionner, il voulut étudier à Paris où, en même temps que le dessin et la gravure, il se mit aussi à la peinture.

C'est là que la mort l'a frappé le 18 de ce mois : il

y était sans doute préparé, souffrant de la poitrine depuis des années.

Tous ceux qui l'ont connu disent ses louanges : ce sera, pour sa bonne mère, une consolation dans sa douleur.

Pour nous, nous la prions de croire que c'est du fond du cœur que nous nous associons à sa peine.

M. Ernest Girard était membre de la Société Canadienne de Paris.

LA RÉDACTION.

LE PRÉSIDENT DE L'URUGUAY

M. Idiarte Borda qui vient d'être assassiné à Montevideo était né en 1847, à Mercédés, ville de l'Uruguay. Sa famille était originaire des Basses-Pyrénées. Après avoir rempli quelques fonctions municipales dans sa ville natale, il fut élu député de sa circonscription, et plus tard sénateur. Enfin, lors de la dernière élection du président de la République, à laquelle concourent les deux Chambres réunies en Congrès, le nom de M. Idiarte Borda fut proposé comme candidature de transaction entre les personnalités extrêmes, et il fut élu Président de la République de l'Uruguay le 21 mars 1894.



Son gouvernement a été des plus modérés : la presse a joui dans ce pays d'une liberté sans bornes, et l'on peut dire qu'il n'y a eu ni persécuteurs, ni persécutés.

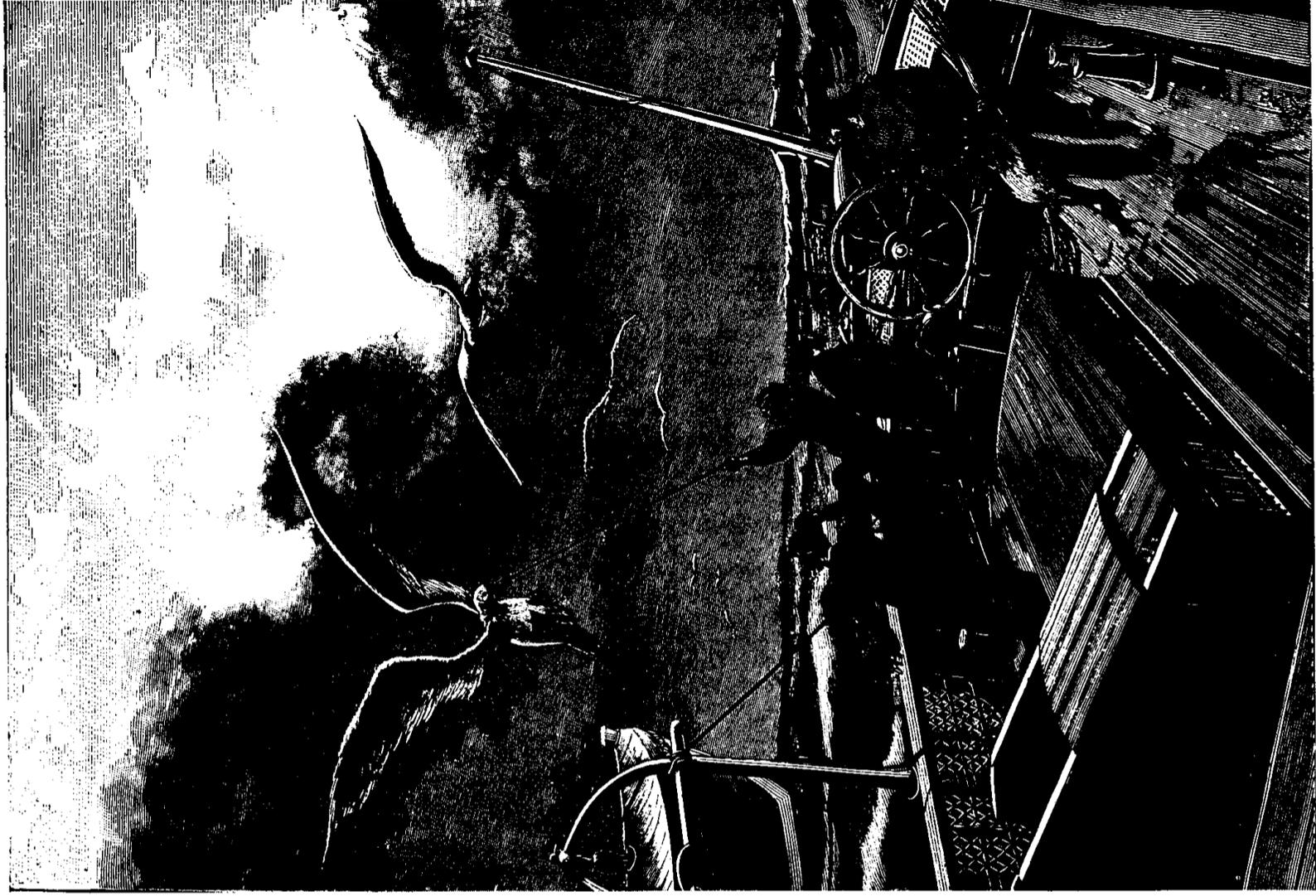
Cependant, le parti que l'on appelle Blanco, lequel a des griefs contre le parti Colorado, qui est au pouvoir, vient de faire un effort révolutionnaire contre le gouvernement de la République, et M. Idiarte Borda a été la victime d'un fanatique qui déchargea sur lui son revolver à la sortie de la cathédrale.

La mémoire de E. Borda sera toujours respectée par les Uruguayens, et l'histoire du pays fera l'éloge de son gouvernement.

CE QU'IL FAUT PRÊCHER

Parler de leurs droits aux différentes classes de la société, c'est jeter de l'huile sur le feu. D'ailleurs, nous avons tous, dans l'orgueil qui est au fond de tout cœur humain, un prédicateur qui ne les prêche que trop.

Ce qu'il faut prêcher surtout, c'est le fidèle accomplissement des devoirs qui incombent à chacun, puisque c'est le seul remède efficace au mal social. Il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas un mot dans l'Évangile pour exciter à la défense de ses droits. Au contraire, il ne cesse de recommander à chacun ses devoirs envers les autres, et même à sacrifier les droits les plus certains, si c'est nécessaire, pour observer le plus grand des commandements, qui est de nous aimer les uns les autres.



Pêche aux albatros

LA PÊCHE A BORD DES LONGS-COURRIERS



Pêche au requin

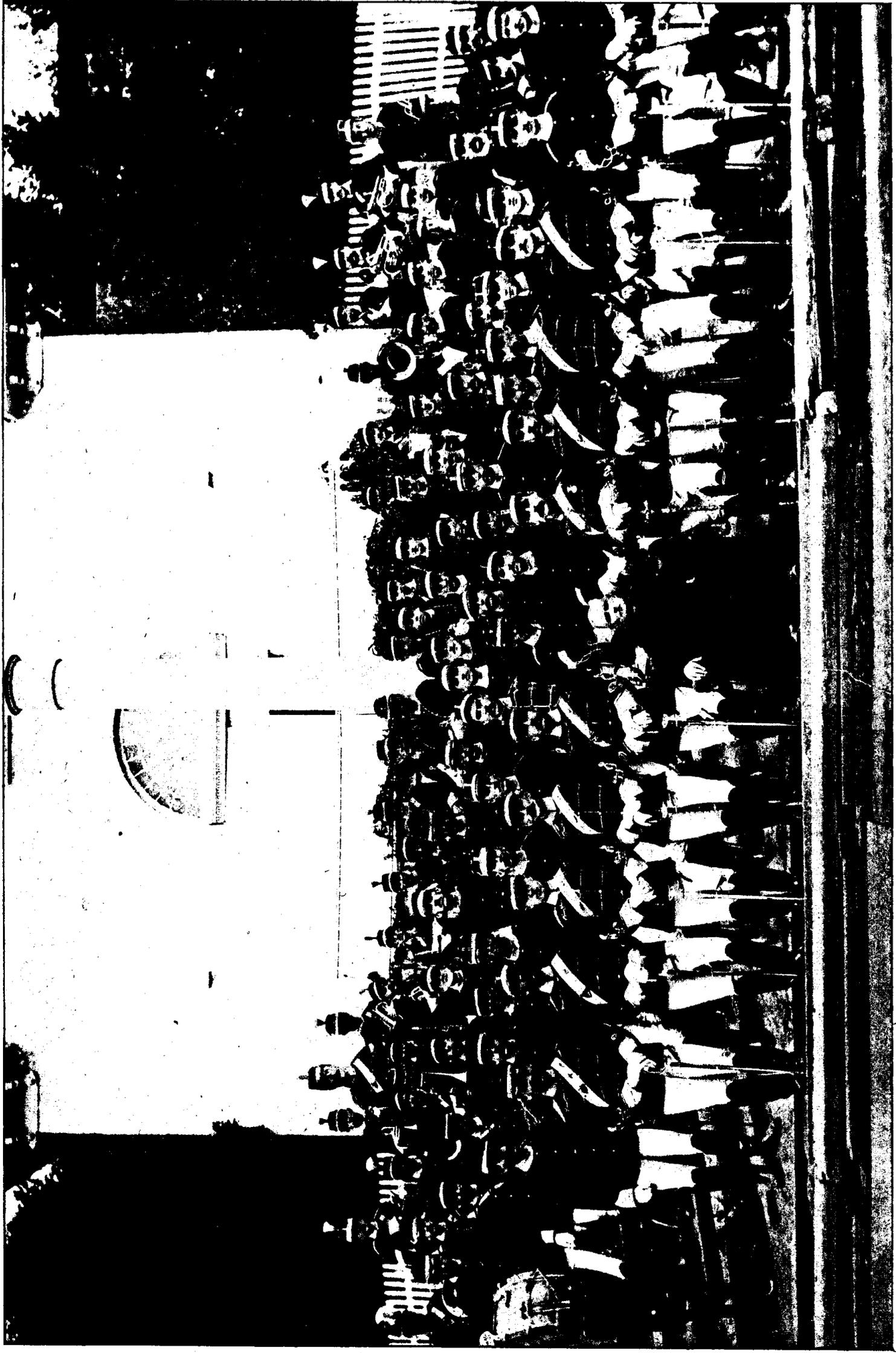


Photo E. Vandry, Québec

LA GARDE INDÉPENDANTE CHAMPLAIN, DE QUÉBEC

DOUCE IVRESSE !

Oui : moins sur les lèvres qu'au cœur
Je garde la douce saveur
De ton baiser, ô ma charmante,
Don sacré de ton âme aimante,
Don de candeur !

Oui ! moins dans le cœur que dans l'âme,
S'exhale, enfant, pour toi, ma flamme ;
Si de toi je suis amoureux,
Laisse-moi respirer, heureux,
Ton pur dictame !

Louis Béliveau.

Août 1897.

CRUELLE SÉPARATION

A l'occasion du départ de Mlle Wilhelmine Malsburg, pour la France, où elle entre chez les sœurs Clarisses

Il est donc vrai, vous êtes partie, chère et douce amie ; vous si bonne, si aimable, et que j'aimais comme on aime une sœur...

Vous avez été la compagne de mon enfance, de mon adolescence. Vous avez partagé toutes mes joies, vous étiez le bonheur de ma vie.

Oh ! pourquoi nous avez-vous quittés ? Pourquoi cette séparation qui me brise l'âme, et me laisse là, sans force, anéantie ?...

De vous-même, vous vous êtes condamnée à l'exil ; vous avez quitté ce pays, qui vous vit naître ; vous l'avez quitté sans espoir de retour... Vous étiez aimée ici, cependant !...

N'avez-vous pas senti faiblir votre détermination à la vue de la douleur de cette chère grand'mère, et de votre sœur doublement orpheline par votre départ ?...

Mais non, ni le désespoir de cette sœur chérie, ni les larmes de vos amies, ni mes sanglots, rien, ne vous a détourné ; vous êtes demeurée insensible !...

Oh ! pardon ! La douleur m'égaré ; pourrais-je jamais oublier vos dernières paroles, lorsque, à travers mes larmes, je vous suppliais de ne pas m'oublier ? Avec quelle tendresse, me pressant contre votre cœur d'ange, vous m'avez répondu : " Ne pleurez pas, Maria ! Là où je m'en vais, je serai toujours avec vous devant le Saint-Sacrement, et prierai pour votre bonheur !..."

C'est à Dieu, en effet, que vous allez ; c'est à Dieu que vous vous donnez, et vous me le faites comprendre quand, dans une dernière étreinte, vous murmurâtes à mes oreilles : " Adieu !... au revoir, au ciel, au revoir !..."

Oh ! malgré la suavité de ce mot, qu'il fut déchirant pour moi ! Entendre tomber ce mot, retentissant en mon âme comme retentit dans le cœur le bruit lugubre de la pelletée de terre sur le cercueil de la personne aimée ; entendre, pour ne plus jamais l'entendre, cette voix harmonieuse exhalant cet adieu, musique céleste... suprême déchirement de mon être !

Pendant que je dis à cette feuille de papier insensible les inénarrables tortures de mon âme, mes larmes l'inondent, obscurcissant ma vue comme mon intelligence est obscurcie depuis que je ne vous sens plus à mes côtés, depuis que votre sourire angélique n'illumine plus mes jours...

Ce matin, fatiguée de tout et de moi-même, abattue par la tristesse, j'allais m'agenouiller dans cette crypte de notre église, où tout me parle de vous ; je vous revoyais, sur ce même banc, à mes côtés ; je croyais surprendre encore ces délirants soupirs que votre cœur envoyait au Dieu du tabernacle... ne me doutant pas en ce temps que ce Dieu d'amour vous avait marquée, qu'il vous possédait déjà...

Vous souvient-il, qu'en ce même lieu, il y a deux ans à peine, nous étions chaque soir réunies ? — La charité nous y attirait — et notre amitié nous faisait

inséparables — c'était, vous vous le rappelez, le "bazar" pour nos pauvres Sœurs, pour l'asile des orphelins. Pouviez-vous rester insensible à une œuvre de cette nature ?

Tout en faisant le bien, tout en prodiguant l'aumône, et de votre argent et de votre personne, quel plaisir vous saviez me procurer ! quelles explosions de joie, quelle gaieté !... que d'esprit étincelant, de fines réparties chez vous ! Je revois votre sourire enchanteur, je crois entendre encore les suaves intonations de votre voix sympathique...

Hélas ! courtes illusions !... Autour de moi, c'est le vide... tout me manque ! Où êtes-vous ? Que puis-je dire, quand la pensée même me fait défaut ? Comment me faire à cette idée de ne plus jamais... jamais vous voir ?...

Coulez, mes larmes, tombez !... Dans votre amertume, je sens l'amertume de mon âme...

Mais pourquoi cette sombre désespérance ? Ne m'avez-vous pas dit, ô ma douce amie : " Au revoir... au ciel... au revoir !..."

MARIA TREMPÉ.

MONDANITÉS

Ce n'étaient que festons, ce n'étaient qu'astragales.

Car de toutes parts, on nous signale d'heureuses unions, du bonheur en quantité.

Glanons quelque peu, pour les amis et connaissances parmi les lecteurs fidèles de notre MONDE ILLUSTRÉ.

M. J.-Alfred Lane, avocat de Québec, faisant partie de la raison sociale F.-X. Lemieux, épousait le 28 septembre dernier, Mlle Albertine Lauzon, fille aînée de M. Exupère Lauzon, ex-échevin d'Ottawa.

Ce sera une perle de plus dans le superbe écrin des bijoux de la bonne ville de Québec.

La bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. l'abbé F.-X. LaDurantaye, ancien professeur du jeune époux. La cérémonie se fit avec grande solennité à l'église du Mile-End, à neuf heures du matin. L'organiste était M. Saucier.

Rien de gracieux comme Mlle Alice Lauzon, petite sœur de la mariée, dans son rôle de bouquetière : soyez sûrs qu'elle était fière d'être la suivante de son heureuse aînée. Le jeune frère du marié, M. Lane, d'Ottawa, accompagnait la gracieuse fillette.

Un somptueux déjeuner fut servi à la résidence princière de M. Lauzon, 291, Avenue du Parc ; après quoi, l'heureux couple partit pour un voyage de nocce, emportant les vœux et souhaits de félicité de tous.

Notre aimable correspondant, M. L.-J. Béliveau, libraire, rue Notre-Dame, s'étant choisi une compagne selon son cœur, Mlle Bernadette Archambault, fille de M. U.-E. Archambault, directeur de l'école catholique du Plateau, lui a donné son nom avec son cœur, le 21 septembre, à la chapelle du Sacré-Cœur, église Notre-Dame.

Nous souhaitons aux jeunes époux toute sorte de bonheur, et espérons que M. Béliveau nous donnera de belles choses encore pour le MONDE ILLUSTRÉ.

M. Charlemagne Rodier, avocat — décidément, la Basoche a toujours son roi, mais... c'est Cupidon ! — ne voulant pas rester seul, résolu, lui aussi, de prendre femme : il savait pourtant, lui, homme de loi, que l'époux et l'épouse ne font... qu'un !...

Va-t-il, comme O'Neill, dire que désormais il va s'ennuyer, puisqu'en somme, il n'est qu'un ? Oh ! non ! avec une personne aussi accomplie que l'est Mlle Laurence, fille de M. Antoine Laurence, entrepreneur, il n'éprouvera jamais ce vilain sentiment de l'ennui !

C'est le 21 septembre que M. Rodier unissait sa destinée à celle de Mlle Laurence.

Le mardi, 28 septembre, à l'église de St-Vincent de Paul, comté Laval, le Dr L.-A. Gagnier de Montréal, conduisait à l'autel Mlle Délia Colletterte. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Léandre Gagnier, de Valleyfield, neveu et condisciple du

marié. Après la cérémonie religieuse, un magnifique goûter fut servi chez le père de la mariée. Le Révd Coutu, de la paroisse Saint-Vincent de Paul, présidait cette agape joyeuse.

Le soir, les nouveaux époux sont partis pour un magnifique voyage aux États-Unis. La fin de la tournée s'accomplira à Springfield, Mass., chez son frère, le Révd L.-G. Gagnier. M. et Mme Gagnier seront de retour à Montréal dans huit jours.

Le 25 septembre, les nombreux amis du jeune marié, à l'instigation de M. J.-N. Laprés, de la célèbre maison artistique Laprés et Lavergne, invitaient M. le Dr L.-A. Gagnier à une fête intime qui fut un succès sans précédent. Nombre de personnes s'y trouvaient.

Rien ne fut épargné pour la réussite de cette fête de famille : adresse enluminée, discours, cadeaux superbes ; et, pour comble, les messieurs de Saint-Sulpice avaient gracieusement offert la magnifique salle du Cabinet de Lecture à cette jeunesse exhubérante.

Aussi, s'y est-on amusé !...

On n'y pouvait être malade : toute la Faculté de Médecine était là !

Le 5 octobre, c'est un disciple d'Esculape qui va délaïsser ses bistouris, ses scalpels et autres instruments... tais-toi, ma plume !... pour manier, lui aussi, les fleches d'or d'Apollon.

Au pied des autels, M. le Dr Raphaël Trudeau, ex-interne de l'hôpital Notre-Dame, va river la chaîne d'or et de fleurs qui le liera pour jamais, *ipso vivente*, à Mlle Blanche Fabiola (nom prédestiné !) fille aînée de M. l'échevin Gauthier.

A tous et chacun, LE MONDE ILLUSTRÉ offre ses meilleurs vœux et souhaits de prospérité. Le Ciel les entend !

LA PREMIÈRE ÉCOLE AU KLONDYKE

(Voir gravure)

Que l'or est donc belle et bonne chose !...

Mais, dites-le-moi : qu'y a-t-il au monde de plus mauvais, de plus abominable que l'or ?...

Oh ! les langues, d'Esopo !...

Que l'instruction est belle et bonne chose !...

Et cependant, quoi de plus triste, de plus repoussant même, que ces malheureux enduits d'un vernis d'instruction, et s'arrogeant le droit infailible de juger infailiblement des hommes et des événements ?

L'instruction primaire est, à l'encontre de ce qui précède, une chose excellente, vraiment, sûrement : c'est celle-ci que l'on va donner au Klondyke, grâce à une femme de cœur, l'Américaine Mme L.-C. Howland.

Souhaitons à l'instituteur choisi, des élèves obéissants, et beaucoup de poudre d'or : après tout, ce sont encore ceux qui savent jeter de la... poudre d'or aux yeux qui réussissent le mieux !

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir le premier numéro de la *Revue des Deux-Frances*, formant un joli volume, fort, grand in-12, magnifiquement illustré.

Nous y avons trouvé, entre autres, une très belle page du regretté Faucher de Saint-Maurice, page inédite et qu'on voudra lire en notre province. De beaux et bons articles, dus à des plumes de la France de là-bas et de la France d'ici.

Durant un certain temps consacré à l'aplanissement de plusieurs difficultés, tant de douane que de librairie, la *Revue* sera mensuelle ; puis, elle paraîtra deux fois par mois. Nous recommandons vivement cette revue.

Le prix du numéro est de 40 centins ; l'abonnement annuel est de quatre dollars. On s'abonne à Québec, à la librairie Lefebvre.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE

Comment les plantes respirent.—Une des plus curieuses études microscopiques, c'est celle des poumons d'une plante. Beaucoup de personnes ignorent qu'une plante a des poumons et que ces poumons se trouvent dans les feuilles. Examinée à l'aide d'un puissant microscope, chaque feuille montrera des milliers et des milliers d'ouvertures, infiniment petites sans doute, mais pourvues chacune de lèvres qui, dans beaucoup d'espèces s'ouvrent et se ferment continuellement. Ces ouvertures conduisent à de petites cavités dans le corps de la feuille ; et par l'ouverture et la fermeture de chaque cavité, l'air passe constamment du dehors au dedans et réciproquement, de sorte que l'acte de respiration est toujours en fonction et qu'ainsi le suc de la plante est sans cesse purifié.

Les limaces carnivores.—Innocentes limaces, au corps peu ragoûtant ! Voici qu'un observateur américain, d'après ce que nous rapporte un journal scientifique, les accuse d'être carnivores ! Rassurons-nous ; on ne dit pas encore que les limaces aient dévoré quelque passant attardé ; leurs ambitions sont moindres, et elles se contentent d'être insectivores, ce qui leur vaudra peut-être encore quelque pitié des jardiniers qui, en thèse générale, en ont une horreur profonde. L'observateur américain dit avoir assez souvent vu des limaces se nourrir de pucerons, en avalant coup sur coup, et grimant aux arbrustes pour s'en procurer. Il est évident, toutefois, qu'elles préfèrent la laitue aux pucerons—ce dont nous ne saurions lui faire un crime—et il nous paraît qu'on aura de la peine à faire revenir les jardiniers de leurs préventions à l'égard du mollusque qui dévore leurs semis aux printemps, et les plantes cultivées et légumes jusqu'à l'hiver ou pendant celui-ci si la saison est douce.

Rat brun et rat noir.—La guerre d'extermination menée contre le rat noir par le rat brun est un des événements romanesques de l'histoire naturelle. Jus qu'à la première moitié du XVIII^e siècle, le rat noir était le seul rat familier aux habitants du monde

occidental. Soudain l'ennemi se montra et le rat noir vit son étoile pâlir. Brehm, le naturaliste, écrit : " En 1727, des armées de rats bruns qui semblent être venus de l'Inde, soit directement, soit par la voie de la Perse, furent aperçus nageant sur le Volga, et nous apprimes bientôt ce qui attendait l'Europe. Suivant les canaux et les rivières, le rat brun arriva aux villes et aux villages, envahit en dépit des hommes et des chats, les caves et les rez-de-chaussée, monta peu à peu aux étages et aux mansardes, en chassa son congénère noir après une longue et inexorable lutte, se rendit maître de nos habitations et nous montra de mille façons ce dont un rat est capable... Presqu'au même temps où des bandes traversaient le Volga à la nage, d'autres bandes de la même espèce entraient en Europe par une autre route venant des Indes Orientales en Angleterre à bord des vaisseaux. Le rat noir, quoique devenu rare, n'est cependant pas tout à fait éteint en Angleterre."

La toilette des serpents.—Il paraît assez comique de parler de serpents qui s'habillent et se déshabillent, et pourtant ils font cela d'une manière aussi complète que les êtres humains, sauf qu'on doit ajouter que leur garde-robe renferme beaucoup moins d'articles que la nôtre et moins variés. Après un long trajet, après une saison de réclusion ou d'hivernage et dans d'autres occasions diverses, ils éprouvent le besoin de paraître sous un costume neuf pour remplacer le vieux, usé, et souillé, et ils procèdent aussitôt à l'opération. En modestes et prudentes créatures qu'ils sont ils ne rejettent jamais leur ancienne défroque avant d'être complètement vêtus de la nouvelle.

Mais avant tout, pour se préparer à briller dans sa toilette toute fraîche, le serpent cherche autant que possible la retraite. Il devient aveugle pour quelques jours, refuse la nourriture et apparaît dans un état complet de mélancolie. Quand tout est prêt pour la montre, il commence aux lèvres, à se dépouiller de la vieille enveloppe, se frottant à tout ce qu'il trouve pour activer la besogne. La première partie de l'opération est naturellement assez désagréable et lente, mais à mesure qu'il avance, cela se fait plus vite. Quand il en vient aux côtes, celles-ci aident à la manœuvre jusqu'au moment où toute la vieille toilette est ôtée, retournée, l'intérieur au dehors et que l'animal se présente dans sa splendeur renouvelée.

JEUX ET AMUSEMENTS

MATHÉMATIQUES

Trouver trois nombres entiers dont le produit surpasse la somme d'une unité ?

ANAGRAMME

Sur cinq pieds, je vois la glace
Durcir vasques et cours d'eau.
Un autre hivernal fléau
Sur mêmes pieds le remplace.

ÉNIGME

Quand je marche au labour, mes dents me font pas-
Et toujours en mordant je me laisse agiter : [sage,
Mais mon corps maigre et plat rend un bon témoi-
Que tout ce que je prends ne me peut profiter. [gnage,

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 698

Cryptographies.—1. Connais-toi toi-même. 2. Il n'est jamais trop tard pour faire le bien.

Charade.—Sole, Ida, riz, thé. (Solidarité).

Enigme.—La lettre i.

Rébus.—La plus belle vengeance, c'est le pardon.
Mot à mot : La—plus—B—aille—vent—gens—ce—selle—pardon.

Ont deviné : Mlle Eugénie Havard, Montréal ; Mlle Maria Villeneuve, St-Henri ; Mme A.-E. Jacques, St-Télesphore de Soulanges ; Léopold Van Bogaert, Mile-End ; Joseph Faille, Laprairie.

AMUSEMENTS

Ce n'est qu'après des efforts sans nombre que le gérant du Théâtre Français, M. Phillips, est parvenu à se procurer la magnifique pièce *Lady Windemere's Fan*, que la troupe de ce théâtre joue cette semaine. Ceux qui ont quelques connaissances en fait de théâtre se rappelleront que ce drame a eu l'un des plus grands succès qu'il soit possible d'imaginer, au théâtre Saint-James, de Londres, pendant sept mois consécutifs. Ce n'est pas une entreprise des plus faciles que de donner ici cette pièce, à des prix populaires ; c'est cependant la tâche qu'a entreprise le directeur du Théâtre Français, et qu'il a menée à bonne fin. La compagnie a fait plusieurs acquisitions pour la circonstance, entre lesquelles on peut mentionner Mlle Marion Kilby, l'une des favorites du public de Montréal.

En tête du programme du vaudeville figurent les De Forest, qui jouissent d'une grande réputation comme danseurs.

THEATRE ROYAL

La comédie qui a, sans contredit, obtenu le plus grand succès en cette ville, est certainement *Town Topics*, qui a été représentée la semaine dernière au Queen's. Le succès remporté par cette pièce dans le théâtre de la partie est de la ville, a poussé le directeur Sparrow à réengager la troupe pour une semaine de représentations au Théâtre Royal. Il est à espérer que les habitués de ce populaire lieu d'amusements apprécieront la bonne fortune qu'ils auront d'entendre à des prix populaires, des artistes aussi favorablement connus que ceux qui remplissent les divers rôles dans *Town Topics*. Il y a dans cette pièce cinq parfaits comédiens et une douzaine de jolies actrices.

PARC SOHMER

MM. les Astronomes, qui conduisent de leur science infallible le soleil et les astres, règlent les saisons et dispensent la pluie ou le beau temps... quelquefois, ont décidé, dans leur sagesse, que l'été est fini, que l'automne bat son plein.

Mais nous, qui ne sommes pas astronomes, nous gelons, nous cuissons tour à tour, et les saisons se moquent bien des limites qu'on leur assigne !

Allons donc nous rafraîchir ou nous réchauffer, selon le cas, au Parc Sohmer, le dimanche : hélas ! il a fermé ses portes pour les jours ouvriers, jusqu'au retour du printemps !... officiel !... chi lo sà !..



—Mais on est bien obligée de faire des concessions à son mari...

—Moi, je n'en ai jamais fait qu'une seule au mien, au cimetière.



—C'est étonnant ces petites bêtes ! on a plus de peine à en faire marcher une seule qu'à conduire dix hommes.

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Eusèbe devenait ambitieux, depuis qu'il entrevoyait dans un avenir qu'il jugeait assez rapproché les écus de Rose Fouilloux, la sœur de Zéphyrine, et cela ne l'amusa plus de trimballer sur les grandes routes son humble établissement de rémouleur. Il voulait devenir un monsieur.

Il répliqua en étouffant un bâillement :

—Je n'ai pas de courage quand je n'ai pas le sou.

—C'est quand il faut turbiner que tu te couches, toi !

—En voilà assez ! fit Eusèbe menaçant.

Zéphyrine ne parut pas du tout intimidée ; elle se mit même en garde, comme si elle voulait porter le premier horion.

La Limace se radoucit. Il dit avec amertume :

—Ah ! les-bergères ! ça ne veut jamais comprendre.

—Comprendre quoi ? Est-ce que tu crois que je n'y vois pas clair ?... Tu passes ton temps à la fenêtre pour faire de l'œil aux petites blanchisseuses d'en face.

Il cligna ses yeux canailles et ricana.

—Eh bien ! où serait le mal ? Nous sommes presque de la même partie... Elles repassent le linge, moi je repasse les couteaux, ciseaux, rasoirs... Elles ont le fer à la main, moi, c'est l'acier... Elles sont girondes, moi j'ai un physique qui n'est pas si démoucheté que ça !

—Ah ! malheur ! cria la grosse femme, tu ne t'es donc jamais regardé ?

—Zéphyrine, tu vas faire croire que tu as eu mauvais goût en me donnant ton cœur...

—En attendant, je ne serai pas fâchée de décaniller du Vrai Mathurin.

—Et moi, je veux y rester jusqu'à nouvel ordre... Est-ce que c'est toi qui t'attelleras dans les brancards à la place de Troppmann ?

—On laissera le gaye chez l'aubergiste ; on ira à pattes... Pour rouler ton fourbi, tu n'as pas besoin de cheval.

—Le patron de la case ne me laisserait pas sortir avec ma meule... Je lui ai fait croire que nous étions des banquistes au sac, je ne peux pas lui montrer mon attirail de rémouleur.

La Limace donna un coup de pied dans une caisse à claire-voie placée au fond de la chambre.

Puis comme ce discours l'assommait, machinalement il se rapprocha de la fenêtre ; ses yeux erraient dans la rue en face.

Tout à coup, il eut un tressaillement.

Zéphyrine s'élança sur lui et lui secoua le bras.

—Tu vas recommencer à reluquer les mômes ! fit-elle furieuse.

Bien loin de molester sa compagne, le bandit se retourna, les yeux brillants, et dit à Zéphyrine ébahie :

—Je vais régler le proprio et nous allons redevenir rupins.

Elle resta bouche bée ; malgré tout, elle avait confiance en son homme, car c'était un mariolle.

La Limace souleva une lame de la caisse dont nous avons parlé et en tira un morceau de cire enveloppé dans un fragment de journal.

Il marcha vers la porte.

—Tu t'esbignes ? demanda Zéphyrine.

Il répliqua :

—Je radine à la piaule dans cinq minutes... En descendant, je vais secouer l'aubergiste pour qu'il nous monte la becquetante... Nous pouvons nous offrir un Balthazar avec du piccolo... J'en ai assez de leur cidre.

Et Eusèbe Rouillard sortit majestueusement.

* * *

Après la visite de M. et de Mlle de Kerlor, Hélène de Penhoët avait soupiré longuement.

La bonne et franche amitié de Carmen était un rayon de soleil dans le ciel désolé de la jeune fille.

La physionomie si loyale de Georges avait favorablement impressionné l'orpheline.

—Comme ils sont bons tous les deux ! avait-elle murmuré.

Malheureusement, Hélène se jugeait forcée de décliner leurs offres généreuses.

A quel titre Mlle de Penhoët serait-elle allée s'installer au château de Kerlor ?

Le père et la mère de la jeune fille n'avaient voulu faire appel à personne ; Hélène pour rester digne d'eux, ne pouvait pas accepter la main secourable qui se tendait vers elle.

La marquise de Penhoët avait appris à son enfant comment on supporte dignement la pauvreté. Hélène voulait gagner sa vie ; il lui semblait que l'ombre vénérée de sa chère maman lui disait que le salut n'existait que dans le travail.

Pourtant Mlle de Penhoët dormit mieux cette nuit-là ; c'était la première fois qu'elle goûtait un sommeil tranquille depuis qu'elle était seule au monde.

Le lendemain matin, l'orpheline se réveilla presque joyeuse.

L'apaisement continuait.

La journée qui allait s'écouler apporterait-elle une nouvelle consolation à la désespérée de la veille ?

Elle n'osait y croire.

Quel dommage que M. Paterné n'ait pu confier d'autres images à la diligente ouvrière !

Hélène se serait absorbée en parant les saints et les saintes de ses plus fraîches couleurs.

Une larme lui monta aux yeux en regardant sa boîte et ses pinceaux.

Vers onze heures, Mlle de Penhoët voulut aller chercher son frugal repas.

En ouvrant sa porte, elle vit maître Nerville, qui se préparait à y frapper.

Hélène s'empressa de faire entrer le digne notaire.

—Je vous demande pardon de me présenter si tôt, dit-il après avoir salué, mais j'ai une communication agréable à vous faire.

—Et de quelle part, cher monsieur ? demanda Hélène, très doucement.

—Ah ! voilà, continua le notaire, vous ne devineriez jamais... Moi-même j'ai été très surpris... Aussi surpris que touché.

—Je ne comprends pas.

—Apprenez, Mlle de Penhoët, qu'il y a encore de braves gens sur la terre.

—Vous en êtes la preuve, M. Nerville.

—Il ne s'agit pas de moi, mais de Bernard.

—Bernard ?

—Le métayer de la closerie des Tilleuls... Tout de suite en sortant de Quimperlé... Au bout du petit chemin à gauche... Vous vous souvenez ?

—Pas du tout, fit Hélène.

—La métairie était pourtant enclavée dans le domaine de Penhoët.

—Elle a été vendue avec la reste, soupira la jeune fille.

—C'est vrai ; mais Bernard est un honnête homme. Au moment de la vente, il redevait de l'argent à M. le marquis... Il avait trois années de comptes à lui rendre... Les champs métayer avaient été hachés par la grêle ; son étable avait été décimée par une épizootie ; son hangar s'était écroulé... Bref ! Il était en retard de sept cent cinquante francs avec son maître...

—Eh bien ! mais...

—Il me les a apportés ce matin.

Hélène répondit :

—Pardon ! maître Nerville : cet argent appartient...

—A vous, absolument à vous, mademoiselle, répliqua vivement le notaire. Nous ne devons rien, je vous l'ai dit ; c'est bien le moins que nous ne refusions pas des restitutions de ce genre.

Maître Nerville, dont la vue était un peu fatiguée, mit son lorgnon, s'approcha de la fenêtre et tira de sa serviette un dossier qu'il ouvrit.

—Voilà... Bernard, métayer des Tilleuls... sept cent cinquante francs pour solde... Voyez, c'est exact.

Il compta les billets de banque et les remit à Mlle de Penhoët, qui était venue auprès de lui.

—Vous aurez l'obligeance, ma chère demoiselle, de signer cette pièce ; c'est un acquit que je vais faire parvenir à celui qui a cessé d'être votre débiteur...

Hélène prit une plume et de l'encre.

—Cet homme, dit-elle, n'était pas forcé de s'acquitter ?

—Non certes, et je l'ai beaucoup loué de sa probité... M. le marquis l'avait laissé tranquille ; vous savez que votre père a toujours refusé de poursuivre les malheureux.

Hélène signa et mit les billets dans le tiroir de sa commode.

—Vous remercieriez ce métayer, dit-elle.

—Je n'y manquerai pas... Bernard vient de faire un petit

héritage... Oui, un oncle de sa femme qui est mort sans enfants... Il m'a raconté son histoire... C'est un bien digne garçon, ce Bernard... Comment ! vous ne vous rappelez pas la Closerie des Tilleuls ?

—Peut-être... Vaguement...

—N'importe ! cela fait du bien, n'est-ce pas, ma chère demoiselle, de voir qu'il y a encore de braves cœurs ?

—Certainement, monsieur.

—La somme est modique, mais elle vous permettra d'attendre des jours meilleurs... Ils ne vont pas tarder à luire pour vous, je l'espère... Mme Nerville m'a dit que... m'a appris... ma laissé entendre...

Le bon notaire était incapable de faire un effort de plus.

On a bien compris que l'histoire de Bernard et de la Closerie des Tilleuls avait été inventée par maître Nerville, pour obliger Mlle de Penhoët à accepter cet argent qu'elle se refusait si obstinément à recevoir autrement.

C'était l'idée annoncée la veille par l'époux à l'épouse. Après avoir cherché longtemps des moyens très compliqués, l'excellent tabellion avait proposé le plus simple et le plus vraisemblable à sa femme, qui s'était empressée de l'approuver.

Quand il fut en présence d'Hélène, le notaire se sentit moins d'aplomb. Il se demandait si cette fable, jugée si ingénieuse dans l'alcove conjugale, serait acceptée par Mlle de Penhoët.

Au début de son récit il tremblait un peu ; il n'avait pas l'habitude de mentir, même pour une bonne action.

Heureusement l'orpheline était à cent lieues de soupçonner d'un semblable machiavélisme le digne tabellion qui, enhardi par le succès, alla jusqu'au bout.

Il y avait bien un brave homme dans l'affaire, seulement, il ne s'appelait pas Bernard et il n'était pas métayer ; il avait nom Sylvestre Nerville et il était notaire à Brest. Cependant le notaire tenait à parler à Hélène de l'intervention probable dans sa vie des Kerlor ; elle avait une importance capitale pour lui et sa femme.

Il se troubla et balbutia, ainsi que nous l'avons indiqué.

Hélène répondit :

—J'ai été heureuse de revoir Mlle de Kerlor et très touchée par les cordiales paroles de son frère... C'est à vous et à Mme Nerville que je dois cette visite qui m'a si profondément émue... Comment vous récompenserai-je jamais de votre inaltérable bienveillance ?

—Mon Dieu, mademoiselle, nous n'avons pas tant de mérite que vous nous en attribuez... C'est le hasard qui a causé cet événement, dont il est peut-être permis d'entrevoir les conséquences.

L'orpheline ne répondit pas.

Le notaire un peu déconcerté reprit pourtant, d'un ton qu'il essaya d'affermir.

—Imaginez-vous que je n'étais pas bien sûr de vous rencontrer.

—Et pourquoi ?

—Il me passait un tas d'idées par la tête... Je me disais : On ne sait pas... Mlle de Penhoët est peut-être à Kerlor.

Hélène eut un pâle sourire ; elle rendait justice aux excellentes intentions de son tuteur ; mais elle ne voulut laisser subsister aucune équivoque.

Aussi répliqua-t-elle de sa voix la plus pénétrante :

—Je vous ai fait connaître mes résolutions, M. Nerville ; vous les avez approuvées... je ne veux être à charge à personne.

Il crut pouvoir hasarder une timide objection :

—Vous comptiez alors sur une réponse favorable de M. de Saint-Gildas...

—C'est vrai ; mais vous voyez que j'aurais eu tort de me décourager, puisque l'horizon n'a pas tardé à s'éclaircir.

Le tabellion trembla que l'orpheline ne revînt sur l'histoire de Bernard, et il se hâta de répondre :

—Espérons qu'il ne tardera pas à devenir plus clair encore... Demain, peut-être, il peut m'arriver une lettre rassurante du Mexique.

—Auriez-vous conservé quelque espoir de ce côté ? demanda Mlle de Penhoët, qui ne paraissait nullement s'illusionner.

—Mon fils est là-bas.

—Oui, je sais.

—Les premiers résultats de son enquête n'ont pas été négatifs... Vous l'avez autorisé à agir au mieux de vos intérêts... Ses pouvoirs sont en règle... Philippe est très tenace ; soyez persuadée qu'il n'abandonnera la partie que si elle est réellement perdue.

Hélène répliqua :

—Les associés de mon père ont montré trop de mauvaise foi pour ne pas se croire sûrs de l'impunité, dans un pays qui n'est plus le nôtre.

—Permettez, mademoiselle, il y a des juges au Mexique comme ailleurs. Les intérêts des Européens peuvent y être défendus... C'était l'avis de M. le marquis de Penhoët, puisqu'il n'avait pas hésité à faire la traversée.

Le notaire, qui n'avait cherché qu'une diversion, fut étonné de se

sentir plus convaincu qu'il ne l'aurait cru, au fond de lui-même ; et pourtant, son fils, dans sa première lettre, lui avait nettement fait part des difficultés énormes qui s'opposaient à une solution équitable de l'affaire Penhoët ; mais le jeune homme ne s'avouait pas vaincu.

Quoi qu'il advint, le procès, si l'on était forcé de l'engager, durerait longtemps.

Maître Nerville reprit son chapeau et sa canne.

—Quand je suis arrivé, ma chère demoiselle, vous alliez sortir ; je vous demande pardon de vous avoir retenue si longtemps... Les vieillards, en général, et les notaires en particulier, sont un peu trop bavards.

Mlle de Penhoët lui tendit la main et le remercia une dernière fois, en fixant sur lui ses grands yeux mélancoliques et affectueux.

Le notaire partit.

L'orpheline descendit bientôt à son tour pour acheter ses petites provisions.

Quand elle remonta, elle croisa, presque sur son palier, un individu qui s'effaça assez gauchement pour la laisser passer.

* *

Cet individu n'était autre que La Limace.

On se souvient qu'il avait tourné le dos à Zéphyrine, quand sa digne compagne maugréait si fort.

Les regards fureteurs d'Eusèbe Rouillard s'étaient portés sur le deuxième étage de la maison d'en face.

Par une étrange coïncidence, ce fut au moment précis où le notaire remettait à Mlle de Penhoët les sept cent cinquante francs en billets de banque, que le gremlin colla sa face blême à la vitre.

Tout de suite, avec la promptitude de conception qui caractérise les malfaiteurs de génie, il entrevit le coup à faire.

Très rapidement, il s'était demandé quelle était la meilleure façon de procéder à une reconnaissance immédiate.

Un nouveau coup d'œil le fixa.

Un écriteau de location avait été accroché au-dessus de la porte du no 10 ; cela suffisait à La Limace.

C'était un prétexte en cas de besoin. Il descendit et donna ses ordres à l'aubergiste.

Une fois dans la rue, il vit le notaire sortir de l'allée et il s'y engagea à son tour, après avoir eu l'air de flâner pendant deux minutes.

La Limace arriva au deuxième étage sans rencontrer personne.

Son morceau de cire était dans la paume de sa main droite ; il l'appuya sur la serrure ; l'empreinte était prise ; il n'avait qu'à regagner son taudis.

L'arrivée d'Hélène l'ennuya un peu, mais il détourna la tête pour que l'orpheline ne fit pas attention à lui.

Si, par hasard, on l'avait questionné, il aurait répondu qu'il venait pour louer l'appartement vacant.

Il aurait prétendu qu'il n'avait pas fini de lire l'écriteau qui engageait les amateurs à s'adresser à la blanchisseuse pour tous renseignements.

La Limace, en garçon avisé, ne voulut pas traverser la rue immédiatement ; il prit à sa droite, flâna un peu et revint à l'auberge du Vrai Mathurin en se dandinant, comme s'il avait déjà le pied marin.

Le patron lui déclara que le déjeuner avait été servi au troisième.

—Tu n'as pas oublié le pive ? demanda La Limace.

L'aubergiste comprit le poivre.

—Non, répondit-il, il y en a avec le sel et la moutarde.

—Nigaud !... C'est du vin que je te demande.

—Ah ! bon... j'en ai mis deux bouteilles.

Eusèbe Rouillard retrouva bientôt sa digne compagne, qui s'extasiait en voyant un tel festin.

—A table ! fit La Limace.

Zéphyrine s'installa aussitôt.

—Attends ! reprit le gaillard ; je suis content d'être au monde, et j'aime à voir clair... Approchons tout ça de la fenêtre.

Zéphyrine obéit sans demander la raison de ce changement.

Le couple fit honneur aux victuailles de maître Plahennec.

—C'est la première fois que je me cale si bien les joues depuis que je suis en Bretagne, déclara la somnambule, la bouche pleine.

—Ce ne sera pas la dernière, répliqua Eusèbe, qui montrait également beaucoup d'appétit, tout en ne perdant pas de l'œil la maison d'en face.

—Tu as donc du nouveau ?

—Probable !

—Il est temps.

Et Zéphyrine reprit du fricandeu à l'oseille.

—Raconte-moi ça ! mon petit homme.

—Quand ce sera cuit à point, dit La Limace. Contente-toi de bâfrer, et ne m'interroge pas.

—C'est bon ! c'est bon ! Quand tu es sorti, je t'ai guigné pour

voir si tu allais chez les blanchisseuses. Je m'étais trompée... Eusèbe, je t'adore toujours.

—Avec un peu de sauce, repartit La Limace, très gouailler.

Et galamment, il servit sa moitié.

Le vin de Plahennec n'était pas de première qualité. Bien que le rémouleur n'eût pas le palais gâté par les meilleurs crus, il ne put réprimer une grimace en vidant son verre.

Zéphyrine était moins difficile ; cependant, elle donna son avis :

—C'est un pays où l'on fait la vendange à coups de gaule, comme en Normandie, le jus de la treille ne peut pas être fameux.

Le repas se prolongea quelque peu. De temps en temps, La Limace regardait l'empreinte qu'il avait prise.

Deux ou trois fois, il s'était levé et avait été chercher dans une boîte différentes clefs ; il ne trouvait pas de modèle satisfaisant. Tantôt le canon était trop faible, tantôt le paneton était trop fort.

—Allons ! murmura-t-il, mon premier voyage était inutile ; heureusement que la cire ne s'use pas... Faudra y aller de la pince... Justement, la serrure n'est pas compliquée.

—Hein ? dit Zéphyrine.

Il répliqua, très bourru :

—Bois donc, toi ! et ne t'occupe pas du reste.

La grosse femme se versa le fond de la seconde bouteille.

—Tiens !... dis donc, Eusèbe ! Je serai mariée cette année.

L'effraction ennuyait La Limace. Il chercha de nouveau dans sa boîte.

—Ah ! fit-il soudain avec satisfaction, ce coup-ci, ça pourrait bien aller.

Une servante apporta le café et le fil-en-quatze.

Zéphyrine s'administra une copieuse rincette.

Elle était très rouge, ayant bu beaucoup plus que son compagnon, qui se ménageait. Elle éprouva tout à coup le besoin de se montrer extraordinairement tendre.

Elle se leva en chancelant un peu et voulut embrasser Eusèbe ; celui-ci la repoussa rudement et se leva à son tour.

—Voyons, chéri ! susurra la somnambule, froissée dans ses plus délicats sentiments. Sois donc un peu galant avec les dames...

—On recausera de ça une autre fois, dit La Limace. Pour le moment, il s'agit d'ouvrir l'œil et le bon.

Il s'élança vers la porte et disparut, laissant Zéphyrine abasourdie.

Le gremlin venait de voir sortir Mlle de Penhoët.

Depuis qu'il était à l'auberge, La Limace avait observé ce qui se passait dans les alentours, avec le coup d'œil du filou auquel rien n'échappe des habitudes de ses voisins.

Il avait déjà remarqué que l'orpheline quittait son appartement vers une heure de l'après-midi.

Le costume de deuil, le maintien de la jeune fille, sa distinction, avaient frappé Eusèbe.

Il s'était dit :

—Voilà une petite qui paraît dans la peine... Si je savais ce qu'il y a dans son porte-monnaie, je la "ferais"... C'est excellent, le chagrin ; les gens sont absorbés... En outre, elle doit habiter seule.

On juge de ce qui se passa dans l'esprit du misérable quand le hasard lui montra M. Nerville remettant des billets de banque à la jeune fille.

Ainsi que nous l'avons expliqué, son plan fut vite conçu.

Tout en paraissant ne s'occuper que de rivaliser de gourmandise avec Zéphyrine, il attendait avec la plus vive impatience le moment où la jeune fille ferait sa promenade quotidienne.

En homme prudent, il ne voulut rien brusquer. Il suivit Hélène pendant quelques minutes, puis s'arrêta et la regarda s'éloigner.

Elle se rendait au cimetière.

—Ça marche ! murmura-t-il ; cela n'aurait pas été drôle que, justement aujourd'hui, la petite n'eût été que dans le voisinage... J'ai si peu de veine depuis quelque temps.

Il passa devant la boutique de Mme Rozen ; les blanchisseuses travaillaient ferme, en chantant une ronde du pays.

Avant de pénétrer dans l'allée, il jeta rapidement à droite et à gauche le coup d'œil surnois du malfaiteur, quand la minute de l'action est arrivée.

Il entra.

Instinctivement, sous la porte, il regarda son troisième étage et aperçut la face couperosée de Zéphyrine.

—Elle me guigne, pensa-t-il... Ce qu'elle est allumée !...

On dirait un phare... Si je me faisais poisser ! Elle serait aux premières loges... Elle pourrait déguerpir ; mais elle est si lourde à se grouiller...

Après cette légère hésitation, il retrouva son aplomb. Il n'était pas très crâne ; mais il avait du sang-froid quand la partie était engagée.

Au premier étage, il fit une réflexion :

—Pourvu que la momignarde n'ait pas emporté son argent pour

le placer à la caisse d'épargne !... Les honnêtes gens, c'est quelquefois si canaille.

Au deuxième, il se dit :

—Je voudrais bien savoir si c'est des billets de mille... J'étais trop loin pour distinguer... Si je ne trouve que des billets de cent, il faudra bien que je m'en contente... Ah ! par exemple, je ferais une rude musique s'ils n'étaient que de cinquante.

Il se pencha sur la rampe de l'escalier ; personne ne montait, personne ne descendait.

Si la porte d'à côté, sur le palier, s'ouvrait brusquement, il était pris.

Il avait déjà à la main la clef qui devait servir. Il l'introduisit dans la serrure ; il tourna doucement ; le pêne joua.

Les gonds de la porte ne grincèrent pas. Le cambrioleur était dans la place.

Il eut tout de suite un accès de dignité professionnelle auquel la galanterie ne fut pas étrangère.

—Nous sommes chez une jeunesse, tâchons de travailler en artiste et de ne pas faire, comme tous ces sagouins d'aujourd'hui, qui déshonorent le métier.

Il entra dans la pièce que nous connaissons.

La fenêtre était encore ouverte.

Il fit la lippe.

—Oh ! oh ! il n'y a pas énormément de camelote ici... Bien sûr que si on pouvait tout déménager, ça ne vaudrait pas la peine ; mais ça manque de bibelots qui tiennent dans la poche... Allons ! en fait de profonde, tâchons de ne pas nous fouiller.

Tout de suite il avait avisé la commode.

—Ça doit être là ! s'était-il dit.

En effet, la pauvre Hélène n'avait pas de cachette, car, la veille encore, elle ne pouvait supposer qu'elle avait quelque chose à craindre des voleurs. Les sept cent cinquante francs étaient restés à l'endroit où Mlle de Penhoët les avait placés.

En garçon ordonné, La Limace allait commencer par le premier tiroir, bien qu'il supposât que la monnaie fût plus bas.

Il allongea la main quand il entendit la porte s'ouvrir.

Ses jambes flageolèrent ; il serait tombé s'il ne s'était retenu à un meuble.

Des voix féminines retentissaient dans l'entrée.

—Je suis paumé ! grommela Eusèbe... La petite est revenue... Si encore elle était seule, je la forcerais bien à me livrer passage ; mais elle est avec du monde.

Il eut le regard de la bête traquée qui ne peut plus se défendre et il étouffa un juron.

A tout hasard il se blottit sous le lit, ne s'illusionnant pas sur cette mince chance de salut.

La porte de la chambre s'ouvrit.

—L'entrée n'est pas très claire, dit une voix.

—Voici la plus grande pièce, madame...

Une dame, qui cherchait un logement, s'était adressée à la blanchisseuse et avait demandé à le visiter.

Mme Rozen, à qui un petit profit était réservé sur la location, s'était empressée d'acquiescer au désir de la visiteuse.

Elle avait pris sa double clef, sachant que Mlle de Penhoët était sortie.

—Voyons la cuisine...

La blanchisseuse fit consciencieusement l'article.

La dame ne parut pas trop décidée à louer, elle déclara qu'elle prendrait l'avis de son mari.

La Limace retenait son souffle. Malgré sa position critique, le drôle, tout en grinçant des dents, essayait de plaisanter.

—Non, mais, croyez-vous que ça jabote, le femmes !... Celui qui a coupé le filet à ces deux-là, n'a réellement pas volé ses cinq sous... Est-ce qu'elles ne vont pas s'en aller ?... Si jamais un rhume de cerveau me prenait et que j'éternue, je serais flambé !

Au fond, il s'était un peu rassuré en comprenant ce qui se passait.

Les deux femmes s'entretenaient encore pendant cinq minutes. La blanchisseuse vantait la propreté de la maison et la tranquillité de la rue Saint-Donatien.

Elle déclara :

—Il n'y a que des gens très bien qui l'habitent.

—Allume ta pipe ! pensa La Limace. Et les pratiques s'étonnent que les blanchisseuses soient toujours en retard pour leur rapporter le linge... C'est pas une tapette qu'elle a, la mère Rozen, c'est un battoir !

Pourtant le bandit respira ; il venait de percevoir un mouvement de retraite.

Il ne se trompait pas ; les deux femmes se retiraient.

Il y eut encore un petit discours dans l'entrée, puis quelques phrases échangées par la porte entre-bâillée.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

UN SAVANT PRATICIEN

Un savant praticien qui a fait pour lui-même et pour ses clients usage constant du célèbre spécifique français *Baume Rhumal* déclare qu'il possède une puissante efficacité contre les irritations de la poitrine, rhume, catarrhes aigus ou chroniques et la coqueluche.

CHOSSES ET AUTRES

—On dit que la moyenne de production par mille carré de poisson dans le lac Érié, est supérieure à celle de n'importe quelles autres eaux peuplées du globe.

—Un ingénieur hongrois vient d'inventer une machine à filer directement les matières textiles telles que le coton, c'est-à-dire à les transformer immédiatement en fils sans préparations préalables.

—De chaque mille habitants de l'univers, 558 demeurent en Asie, 242 en Europe, 111 en Afrique, 82 en Amérique, 5 en Océanie et les régions polaires, et un seulement en Australie. L'Asie contient plus de la moitié de la population du monde, et l'Europe presque un quart.

LE SEUL MOYEN

Combattre la toux avec le *Baume Rhumal* est le seul moyen de guérir rapidement les affections de la poitrine qui provoquent la toux.

—Sommaire de la *Revue des Revues* du 15 septembre 1897 : La femme russe, Mme Zenaïde Wenguerow ; Un nouvel Eldorado (les mines du Youkon) (8 gravures), G. Saint-Aubin ; Le théâtre au Japon (11 gravures), Dr A. de Banze-mont ; Le mysticisme de Maeterlinck, A. Symons ; Les hommes pygmées de l'âge de pierre, Dr L. Büchner ; Le portrait, M.-N. Gogol ; L'Aristocratie française, P. Lafitte ; Portraits de rois, M. Muller ; Encore la misère dans les Indes ; Analyse des revues ; Caricatures politiques (15 gravures).

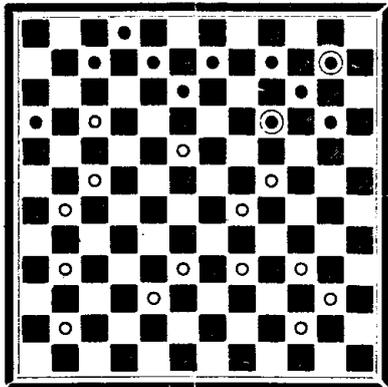
RENDEZ-LEUR CE SERVICE

C'est rendre service aux personnes sujettes aux refroidissements, rhume, toux, grippe, bronchites, que de leur signaler le *Baume Rhumal* qui est aujourd'hui, sans conteste, le spécifique le plus sûr et le plus efficace contre toutes les maladies de la gorge et des poumons.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 206

Composé par M. L. Paradis, Montréal
Noirs—11 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 205

Blancs		Noirs	
48	41	35	48
63	57	29	62
47	41	48	35
58	52	59	46
22	15	9	22
57	51	62	26
32	19 gagnent		

Solutions justes, M. T. Brunet.

La fille, l'épouse, la mère

Ces trois degrés dans la vie de la femme, touchent à des matières de la plus grande importance. Le monde doit beaucoup à celle qui porte le nom de mère ; l'homme doit beaucoup à celle qui porte le nom d'épouse ; l'épouse et la mère dans la jouissance d'une santé parfaite doivent beaucoup à la fille qui, dans l'histoire du temps devient la mère de tous.

L'affection dominante aujourd'hui parmi son sexe est la FAIBLESSE FÉMININE, qui peut être le résultat d'un accident, ou bien héréditaire. Dans l'un ou l'autre cas, le traitement recommandé ici s'applique.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES
PALES ET FAIBLES

sont la plus grande œuvre du siècle, soulageant les souffrances de cette nature. Où est la femme qui ne préférerait pas vivre dans la jouissance complète de la vie, que d'être une victime des tortures de ce mal ? Les Pilules Rouges du Dr Coderre n'ont qu'une mission : GUÉRISON DE LA FAIBLESSE FÉMININE et ELLES L'ACCOMPLIRONT.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, S.P. 2306, Montréal.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

LA LIBRAIRIE
ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

**PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT**

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicer. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT - JACQUES

"BATISSE IMPERIALE" MONTRÉAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREault

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTREAL
— MARCHAND 843 P.Q.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéicommis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Aluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les unis.

"La Presse"

Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE

54,000

PAR JOUR

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Publie, toutes les semaines, le portrait d'un de nos hommes d'Etat canadien, une caricature politique ainsi que plusieurs gravures d'actualité, 4 pages de feuilleton émouvant, nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreaulée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c.

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent radicalement.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, avec notice, \$5.00

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



**Fausses dents
SANS PALAIS**

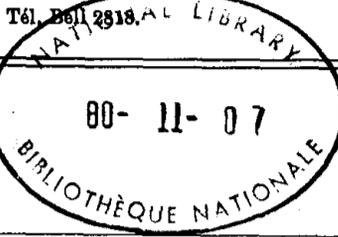
Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA.

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE
A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi
Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Oujinet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. . . . 1500 00	Jos. Gauthier, " " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. . . 1500 00	A. Dupré, " " 100 00
T. E. Barbeau, " " . . . 1500 00	B. Richard, " " 100 00
O. Lafortune, " " . . . 1500 00	F. Huot, " " 50 00
J. E. Ecrément, " " . . . 1500 00	Napoléon Faguy, Québec . . . 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00	Georges Lagacé " " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osiar Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport 500 00	S. G. Bergevin, " " 25 00
J. B. A. David, Montréal . . . 500 00	Jules Couture, " " 25 00
H. Christin, Longueuil 400 00	Esdras Vigeant, " " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " " 25 00
T. Plouffe, Longueuil 250 00	Joseph Roy, " " 25 00
	W. Harrison, " " 25 00
	J. H. Doray, " " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE
J. ED. CLEMENT Secrétaire.
Boîte de Poste 1025. 104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

**Nouveautés
d'Automne**

Nouveaux Gilets

Gilets très à la mode en drap beaver uni, fini satin, faits avec devants croisés, nouveau collet haut, très bien garnis de braid mohair et doublés de soie, en bleu marins, bleu royal, myrte, olive, drab, faon, el noir. Prix spécial \$15.00.

Nouveaux et élégants gilets en drap beaver box uni, drab, vert, bleu-marin et noir, ajustement parfait, braidés, nouveau collet haut, manchettes de fantaisie, doublés de soie de fantaisie, prix spécial \$21.00.

Un gilet modèle en drap uni, bordures en élégant satin, taillé avec devants croisés, collet et manchettes de fantaisie, dans les goûts, doublé de soie de belle qualité, prix spécial \$23.50.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Etoffes à Robes

Nous venons de recevoir encore cinq caisses de nouvelles étoffes à robes d'automne et d'hiver que nous exposerons en vente pour la première FOIS AU-JOURD'HUI.

Etoffes à Robes de Couleur

Nouveau Drap Covert Shot, en variétés excellentes et combinaisons de nuances. Très gentil et très à la mode, 65c.

Nouveau Drap Basket dans tous les derniers effets, tissu grossier à jour, 75c.

Nouveau Drap Jacquart, une des plus récentes nouveautés parisiennes pour costumes de rue, 95c.

Nouveau Drap Soie et Laine, avec patrons délicats soulevés sur fond rep, \$1.15.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Habilllements de Tweed pour Hommes

Habilllements en tweed de fantaisie pour hommes, \$3.50.

Habilllements en serge bleu-marin, pour hommes, \$4.55.

Habilllements en drap Basket, pour hommes, \$5.30.

Habilllements en tweed de fantaisie pour hommes, \$8.00.

Habilllements en tweed écossais, à effets, pour hommes, \$8.50.

Habilllements en gris piqûre d'épingle, pour hommes, \$10.50.

Habilllements en cheviotte bleu-marin, pour hommes, \$10.50.

Habilllements en serge vénitienne, pour hommes, \$12.00.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame